REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

24e Année | N° 10 | Octobre 1881

PHILOSOPHES ET SAVANTS

LE SCIENTISME.

Ayant à critiquer les systèmes et les méthodes qui conduisent nos savants aux conclusions stériles et désolantes du *mécanicisme* et du *Pessisme*, je ne voudrais pas laisser croire que j'attaque la science, alors qu'en combattant les erreurs des savants, je sers la cause de la vérité.

Dieu merci! la science est trop haute et trop respectable pour qu'on mette sur son compte les sottises de ceux qui parlent en son nom.

Mais il existe de nos jours un faux savoir, plein d'outrecuidante intolérance, qui est à la science ce que le cléricalisme est à la religion.

C'est ce faux savoir qui a inventé l'infaillibilité scientifique pour faire suite à l'infaillibilité religieuse.

Or, toute prétention à l'infaillibilité, qu'elle jure par la foi ou par la science, est une insulte à la Raison, et ceux-là doivent être de faux savants qui ne sont pas assez philosophes pour professer le *doute philosophique* et reconnaître que la science ne progresse qu'en se rectifiant sans cesse.

Cette absence de philosophie chez les hommes de science a produit un mal qui tend de plus en plus à se répandre. Pour qualifier cette espèce de maladie mentale, un mot nouveau a été trouvé, le mot « SCIENTISME. »

Le *scientisme* est à la fois l'abus et l'exploitation de la science On peut le définir: « le sophisme des fausses prétentions scientifiques. »

Une chose surtout le caractérise, c'est la tendance à identifier le savant avec la science comme on a identifié le juge avec la justice et le prêtre avec la religion. Celle-ci en est morte. Celle-là ne se porte pas très bien. Laissez confondre l'autorité morale de la

science avec l'autorité effective dont disposent les professeurs qui font passer les examens et signent les diplômes, et l'on aura bientôt fait d'arrêter le progrès scientifique juste à la longueur du nez de ces messieurs, en érigeant en dogmes « les arrêts de la science » et enseignant que tout ce qui dépasse la portée d'esprit de ses représentants autorisés appartient « à l'*incognoscible.* » — Et chacun de s'incliner devant le nez de « nos savants » chargés de marquer officiellement aux yeux des profanes les bornes de la science et les limites de l'esprit humain.

Ce sera tout à la fois le triomphe du scientisme et l'arrêt de développement de la science.

Il y a là, comme on voit, une nouvelle espèce de superstition qui s'attache à la science comme d'autres espèces se sont attachées à la religion, avec laquelle on les a trop souvent confondues.

Comment avoir raison de ce genre de parasitisme ?

Comme on a raison des moisissures et de toutes les végétations parasites : avec de la lumière et toujours plus de lumière !

Répandre l'instruction est le vrai remède à tous les maux, car tout mal vient d'ignorance ; mais, encore, il y a instruction et instruction. Celle que reçoivent les masses dans nos écoles primaires est à ce point élémentaire que ce n'est pas la peine d'en parler ; mais au moins elle a cet avantage, qu'elle ne détruit pas les énergies natives, et qu'en donnant aux enfants les premiers éléments du savoir, elle leur fournit, avec la lecture, l'écriture et le calcul, les moyens d'apprendre tout ce qu'ils voudront se donner la peine d'étudier, tandis que l'enseignement secondaire, tel qu'il est donné dans les Lycées et dans les Colléges, avec son couronnement essentiel, le baccalauréat, fait peut-être, en somme, plus de mal que de bien. Quel amoncèlement de mots inutiles, de faits sans valeur, de notions incomprises et de leçons non digérées, durant ces huit années de travaux forcés imposés à la jeunesse des classes supérieures ! On traite trop l'esprit de l'enfant comme une machine. Ici, comme partout, le mécanicisme nous tue. L'intellect n'est, à aucun âge de la vie, une réceptivité passive. C'est une activité spontanée qui ne s'assimile les choses que selon ses besoins et ses appétits. En s'adressant presque exclusivement à la mémoire, on fatigue ces jeunes cerveaux pour n'arriver le plus souvent qu'à y faire le chaos ou à y produire la stérilité de l'entendement et le dégoût de l'étude. En tout cas, on n'a appris à ces jeunes hommes

ni à savoir vivre ni à savoir penser. On n'a pas fait des caractères, et cela importerait par dessus tout.

Mais ce n'est pas ici le lieu de faire une critique en règle de l'instruction publique en France. Il nous faudrait sortir de notre sujet. Nous nous bornerons à émettre le vœu d'une culture plus rationnelle de l'être humain, au triple point de vue physique, intellectuel et moral. A la place d'un système d'éducation qu'on a justement appelé *homicide*, nous demanderions qu'une saine philosophie présidât à l'organisation des études et que les grands principes sur lesquels reposent les sociétés: l'ordre et la liberté, la fraternité humaine et la solidarité qui nous relie à tous les êtres, le devoir du travail, le respect de soi-même et la vénération envers les parents, les droits et devoirs civiques, l'amour du vrai et du juste et l'obligation de s'améliorer sans cesse, fussent, dès leur plus jeune âge, inculqués dans l'âme des enfants. Nous voudrions aussi que dans une société égalitaire comme la nôtre, l'instruction primaire et l'instruction secondaire, soumises toutes deux au même plan, eussent également pour but de donner aux enfants et aux jeunes gens des notions générales sur les branches principales du savoir humain, notions qui devraient aller grandissant de classe en classe, en étendue et en profondeur, et être distribuées de telle sorte que chaque élève, une fois qu'il saurait bien lire, bien écrire et bien compter — ce qui étant l'instrument de toute culture intellectuelle, est dû également à tous — pût, sans trop d'inconvénient pour lui, interrompre ses études, à quelque degré qu'il fût parvenu, pour embrasser toute carrière qu'il aurait choisie ou entrer dans toute école professionnelle qui n'exigerait pas des connaissances plus complètes sur les fondements et les généralités scientifiques. Chaque adolescent, ayant acquis ainsi de bonne heure les lumières indispensables sur les sciences mères, se trouverait, au sortir de l'école, préparé au choix d'un état et capable de s'instruire lui-même selon ses forces et ses facultés. Si, avec cela, l'instruction morale était à la hauteur de l'enseignement scientifique, on pourrait espérer, pour un avenir prochain, des générations d'hommes probes et éclairés, et cela, dans toutes les classes de la population. Ce serait assez nouveau.

Ce qui manque à la génération actuelle, c'est justement ce genre d'éducation qui fait de l'homme un être moral, capable de résister à l'entraînement des sens et de la passion. Cette éducation, la religion la donnait en faisant appel à l'autorité divine pour imposer à

chacun l'accomplissement de ses devoirs. Ce que faisait jadis ou essayait de faire la religion, la philosophie peut aussi l'accomplir, dans une certaine mesure, en ne parlant à l'âme que le langage de la raison. Mais qu'est-ce qui songe, de nos jours, à invoquer la philosophie? Jamais peut-être son étude n'avait été aussi négligée; non jamais, pas même dans ces siècles obscurs du moyen-âge où elle n'était que la *servante* de la religion. Enseignée à la course et d'une façon toute sommaire dans les colléges, elle est ignorée, même de nom, dans les écoles primaires, les seules ouvertes aux enfants du peuple, c'est-à-dire à l'immense majorité de la population. Est-ce donc qu'il est plus difficile de parler aux hommes de leurs devoirs et de leurs droits réciproques en invoquant la raison qu'en invoquant la foi? Non, certes : car la foi est souvent absente de l'âme humaine, tandis qu'on est toujours sûr d'y trouver cette étincelle du foyer divin « qui accompagne tout homme venant en ce monde, et fait le fond de ce qu'on appelle « le sens commun. »

On n'aurait cependant qu'une idée fort incomplète de la philosophie si l'on croyait que son rôle se borne à l'éducation morale des consciences. La philosophie embrasse l'ordre spirituel tout entier et rien de ce qui intéresse l'homme ne lui est étranger. Essayons de définir le mot et la chose. Ce sera apprendre ce qu'ils ignorent à beaucoup de nos contemporains, alors même qu'ils ne seraient pas des moins instruits.

LA PHILOSOPHIE.

L'union des deux mots grecs (*philos*, ami, *sophia*, sagesse), qui forme le mot philosophie, n'exprime pas exactement ce que semble dire leur étymologie. La philosophie n'est pas seulement « l'amour de la sagesse », la philosophie est avant tout la recherche de la vérité. « Consacrer sa vie à la recherche du vrai en toutes choses », telle est la mission du philosophe. Je dis « en toutes choses », parce que la philosophie ayant pour objet de connaître l'homme dans l'ensemble de ses rapports, doit être considérée comme étant *la science générale*, et en quelque sorte « la science des sciences. » A ce titre, elle détermine la classification de toutes les branches du savoir humain et préside à la méthode générale de la connaissance pour y rattacher la méthode particulière propre à chaque science spéciale. Enfin, comme elle embrasse l'ensemble des sciences pour les faire concourir toutes au progrès de l'esprit humain, elle ne peut se dis-

penser de se tenir au courant de leurs conquêtes respectives qu'elle a pour fonction de soumettre au contrôle de la raison.

C'est encore la philosophie, comme science générale, qui fournit à la religion l'explication du monde et de la vie dont chaque homme a besoin pour se déterminer à agir en vue d'une fin, se rendre compte de ses origines et connaître son rôle dans l'univers, de façon à concourir sciemment à l'ordre universel. « Toute philosophie, digne de ce nom, dit fort bien E. Littré, est une conception du monde. » On peut en dire autant sans doute de la religion. Toute religion a la sienne; mais toutes les religions ont reçu leur conception générale des mains de la philosophie. C'est toujours avec les matériaux amassés par les diverses sciences et systématisés par la philosophie que l'esprit humain construit ses synthèses religieuses. Il est vrai que l'inspiration religieuse est venue à un moment donné leur insuffler la vie en y introduisant l'élément divin. Aussi avons-nous pu appeler justement la religion, « la philosophie vécue. » C'est en faisant naître la foi en une intervention divine ou en une sanction ultra-terrestre que toute religion se fonde et s'empare des âmes. Alors la conception générale, de philosophique qu'elle était, devient religieuse : la philosophie a fait place à la religion.

Toutes les religions *qui vivent* (j'entends les systèmes religieux qui durent et s'emparent des âmes) sont *relativement* vraies, en ce sens que toutes représentent, dans leur conception idéale, un aspect de la réalité des choses et que leur explication des destinées humaines répond à l'état général des esprits. Mais la science marche. La pensée s'élève. Le point de vue se déplace. L'esprit voit plus loin et aperçoit des horizons nouveaux. Un moment arrive où l'ancien idéal, arriéré, est devenu impuissant à féconder les âmes. La foi va s'éteignant alors de plus en plus, et cette religion qui se croyait éternelle, à cause de ses origines divines, et n'avait cessé de viser à l'universelle domination, se sent condamnée à mourir. Toutes meurent pour s'être crues *absolument* vraies et s'être incrustées dans des dogmes immobiles. Ah ! c'est qu'il n'y a d'immortel que ce qui marche et s'améliore. La vie ne se conserve qu'en se renouvelant par une communion incessante avec tout ce qui est. Dieu lui-même, isolé, séparé du monde — si l'unité universelle, le Moi conscient de l'univers, pouvait se concevoir en dehors de ses rapports avec la multiplicité des êtres qui constituent l'univers visible ! — Dieu lui-même ne serait qu'un rêve, l'illusion d'un instant, l'ombre d'une idée chimérique !!

Nous n'avons pas à retracer ici le rôle de la philosophie dans la critique des religions. On peut se faire une idée de son importance dans la série chrétienne, en suivant, à travers l'histoire des six derniers siècles, la trace du sang de ses martyrs. Mais nous tenons à faire remarquer, en passant, ce double travail consistant en ceci que, après avoir créé tel ou tel système religieux, la philosophie s'est appliquée plus tard à le détruire. C'est que le *Processus* de l'esprit humain, dans ses créations successives, n'est pas autre que celui de la nature. Il se fait par le même mouvement de synthèse et d'analyse ou de formation, de coordination croissante et de déformation, de décoordination organique, qui est la vie elle-même dans ce branle éternel de naissance et de mort ou d'apparition et de disparition indispensable à la transformation et à l'ascension progressive des êtres. Les institutions sociales ou organes sociaux ont, comme les corps vivants, besoin de se dissoudre pour que leurs éléments constitutifs puissent entrer dans des synthèses moins imparfaites et plus compréhensives, et la philosophie ne fait que se conformer aux lois de la vie universelle, lorsqu'elle fait tour à tour ou défait les formes reigieuses. Elle ne fait ainsi qu'obéir à son propre principe et à sa raison d'être, qui est « la recherche de la vérité, » car son travail de critique ne s'exerce qu'au nom de la raison ou de la science et ne commence jamais à être efficace et à porter ses fruits que lorsque la religion, dont elle démolit les dogmes, n'est plus en rapport avec le degré de développement de l'esprit humain et a cessé de répondre aux besoins de la vie morale. C'est que déjà la pensée des meilleurs et des plus avancés a entrevu « de nouveaux cieux et une nouvelle terre » et que déjà le philosophe parle au nom d'une conception plus vraie du monde et de la vie, poussé qu'il est par cette aspiration divine de l'esprit vers la perfection qui porte l'être doué de raison à vouloir réaliser un idéal plus beau à mesure qu'il monte plus haut vers la lumière.

Mais nous en avons assez dit pour faire comprendre le rôle de la philosophie, il nous reste à expliquer celui de la science.

Ch. Fauvety.

(*La suite au prochain numéro.*)

La cloche de l'horloge du palais de Mexico

(Trad. d'un grand dict^re de géographie et de statistique mexicain).

Sous le régime de Ferdinand VI, dans un village d'Espagne, existait une chapelle avec un clocher. On était à une époque d'agitations, par crainte d'une guerre prochaine, motif pour lequel on épiait les démarches des habitants, leurs conversations, jusqu'à leurs gestes et leurs regards, tant on redoutait une trahison. Par une nuit obscure, un jour de Pâques, vers minuit, la population qui reposait dans un calme profond, fut réveillée par la cloche de l'église qui tintait à toute volée. Tout le monde se leva, épouvanté, courut à la place pour connaître la cause de ce carillon intempestif. L'alcalde, accompagné de ses alguazils, s'achemina à la hâte vers l'église, pendant que les autres hommes effrayés se réunissaient en groupes; les femmes se lamentaient et les enfants pleuraient L'alcalde fit résolument briser une partie de la porte qui conduisait au clocher, et il s'introduisit avec ses alguazils, dans le logement du sonneur. Rien n'égala leur stupéfaction, lorsqu'ils n'y aperçurent, après l'avoir fouillé avec la plus scrupuleuse attention, aucun être vivant, à l'exception d'un chat qui ne pouvait être l'auteur d'un si formidable carillon. L'alcalde, fatigué de ses perquisitions, se retira en laissant une garde suffisante, et un alguazil à la porte de la tour du clocher, ce ne fut pas sans peine qu il parvint à apaiser l'émotion des habitants qui regagnèrent leurs domiciles.

L'alcade procéda, le lendemain, à une investigation active, pour l'éclaircissement du fait; il fit comparaître les personnes les plus honorables de l'endroit, toutes apposèrent leurs signatures au bas de la relation de ce fait. Il ordonna des recherches qui constatèrent d'une manière irrécusable, que le sonneur avait été absent du village pendant la nuit du tumulte causé par le bruit insolite de la cloche ; par conséquent, il fut évident que celle-ci avait carillonné sans l'intervention d'aucune personne du village. Comme, pour les habitants, la chose était grave, on en référa à la juridiction supérieure, en lui remettant le procès-verbal de ce phénomène étrange.

Cet événement fit une profonde sensation dans la capitale. Dans les sociétés, dans les journaux on en discourait avec autant de chaleur que s'il se fût agi d'une déclaration de guerre avec la

France. Ce fait soulevait plus de commentaires que la destruction de l'invincible escadre de Philippe II, parce qu'il semblait surnaturel, qu'on ne pouvait imaginer qu'une cloche, pût, seule, se donner le plaisir de carillonner.

Le dossier passa au conseil du roi, et de là, au procureur royal. Celui-ci examina sérieusement tous les détails de l'événement. Il fouilla dans ses livres de droit, écrivit longtemps, et enfin, présenta au bout de plusieurs semaines, un rapport de 70 feuilles, dans lequel il n'y eut cloche petite ou grosse dont il ne donnât l'histoire la plus complète ; pas le moindre exemple d'un cas semblable. Il conclut que, *le diable*, devait avoir eu une action directe dans cette mystérieuse affaire.

La lecture du rapport du procureur royal, au tribunal, demanda quatre jours. Il s'ensuivit, entre les magistrats, une discussion tellement animée, qu'ils semblaient possédés du même esprit auquel l'on attribuait le carillon. Après longs débats, l'avis du procureur royal fut adopté dans tous ses points, 1° On regarderait comme nul et d'aucune valeur le carillon de la cloche. 2° On dépouillerait celle-ci de son battant pour la rendre incapable, à l'avenir, de carillonner sans l'aide du sonneur. 3° La susdite cloche serait envoyée en exil, au loin.

Cela fut exécuté. La cloche fut embarquée pour le Mexique, elle arriva à Mexico et resta longtemps oubliée dans un des coins du corridor de l'ancien palais des vice-rois, où elle était montrée comme une chose malfaisante, qu'on regardait avec crainte et curiosité. Le vice roi Revillagigedo, ne pouvant enfreindre les ordres de l'Espagne n'osa pas lui faire remettre le battant, mais il la destina à l'horloge du nouveau palais qu'il fit bâtir ; c'est la même cloche qui, actuellement, donne les heures à l'horloge au palais de la place d'armes.

On comprend, qu'à cette époque, un fait de cette nature portât l'épouvante dans le village en question, et qu'on ne pût en trouver l'explication. Le mouvement des meubles, des petites sonnettes, la chute des pierres ainsi que d'autres phénomènes dûment constatés depuis bon nombre d'années, et qui ressemblent à celui de la cloche espagnole, démontrent clairement l'action des esprits. C'est bien ainsi que l'imaginait le procureur royal et la majorité de la population, lorsqu'ils accusaient de ce méfait *le diable*, cette figure allégorique du mal, si bien exploitée par les prêtres de toutes

les sectes religieuses en imposant la croyance à l'existence réelle de ce rival de la Divinité.

A ce diable, on attribuait alors tout ce qui était incompréhensible et ne favorisait pas les vues intéressées du clergé. Aujourd'hui que nous possédons une explication de ces faits par l'enseignement des Esprits, celui qui nous occupe aurait uniquement donné lieu à rechercher le motif qui avait guidé l'esprit pour l'exécuter et alarmer tous les habitants d'un village. Aurait-il eu l'intention d'exciter la surveillance des autorités et de leur éviter une surprise sur le point d'éclater ? Avec la connaissance du spiritisme, l'attention se serait portée sur la signification du fait ; on aurait pu alors découvrir, peut-être, dans l'absence du sonneur. quelques indices de complicité que la cloche dénonçait d'une manière si manifeste et si opportune, l'opinion d'un maléfice diabolique n'eût pu prévaloir.

Nous avons relaté ce fait, afin d'établir qu'il est produit par la même cause qui agit dans une foule de manifestations tout aussi remarquables ; nous engageons les personnes qui désirent s'instruire, à bien les examiner et à s'enquérir pour avoir une solution rationnelle des principes qui régissent le monde invisible.

A. Denné.

Etudes d'observation spirite. — Les Ames sœurs.

(Suite).

(Voir la Revue de juin).

Qu'on me pardonne d'être un peu en retard avec cette étude ; quelques paroles étrangères à ce travail et le compte-rendu de la conférence de M. Godin ayant pris place dans les précédents numéros, on comprendra par quels motifs de discrétion je n'ai pas voulu abuser de l'hospitalité de la *Revue*. Je reprends où nous en sommes restés. Nous avons vu, par l'observation de personnalités succesives, l'amour d'abord à l'état de simple aspiration chez un des deux éléments du couple ; nous avons vu ensuite apparaître les deux éléments, mais si éloignés que l'un des deux n'avait pas encore reconnu l'autre ; puis nous avons vu les deux éléments engagés dans le drame de la passion, mais encore aux prises avec

de cruelles vicissitudes, parmi les péripéties des existences successives. Aujourd'hui nous ferons connaissance avec quelques types en qui l'amour parfait est réalisé et reconnu comme éternel. Ces Esprits se sont manifestés par l'écriture mécanique, grâce aux facultés de notre regretté médium, Mme Hugo d'Alési, à laquelle je ne puis m'empêcher d'adresser encore un souvenir de reconnaissance.

L'un d'eux est l'Esprit *Nusco*, qui se fera suffisamment connaître lui-même par l'une de ses communications en forme de chant pastoral. La voici, telle qu'il la donna un soir pour nous être agréable et nous encourager :

« Quand j'avais mes brebis, mes brebis à la blanche laine, je ne m'ennuyais. Je les regardais bondir avec leurs agnelets, quand j'avais mes brebis, mes brebis à la blanche laine.

« Quand j'avais mes deux chiens, quand j'avais mes deux chiens fidèles, je n'étais pas tout seul, car nous nous comprenions si bien, quand j'avais mes deux chiens.

« Quand j'avais ma flûte, ma jolie flûte d'ivoire, je n'étais jamais triste, car j'en tirais des sons si doux, quand j'avais ma flûte d'ivoire.

« Quand j'avais ma Lisca, j'étais le plus heureux du monde. Quand j'avais ma Lisca, le ciel brillait dans mon cœur, oui tout, tout, tout le grand ciel, vermeil au midi, et couvert d'étoiles quand la nuit se fait. Quand j'avais ma Lisca, j'étais le plus riche de la terre, et les prés verdoyants habitaient et fleurissaient en moi quand j'avais ma Lisca. Car ses yeux dans mes yeux avaient des rayonnements d'étoiles, et l'amour de son cœur brûlait le mien comme un soleil. Car ses fraîches joues étaient des roses écloses, et son blanc front un lys, et ses lèvres des œillets rouges, et son souffle embaumé le parfum d'un parterre en fleurs. Quand j'avais ma Lisca, j'étais le plus heureux, le plus riche du monde.

« Mais hélas ! aujourd'hui je suis le plus pauvre de tous, car je n'ai ni brebis bondissantes sur l'herbe molle, ni chiens aux yeux brillants qui règlent leurs pas sur les miens, ni flûte aux sons légers qui réjouissent les rossignols.

« Je n'ai rien, rien, rien, rien. Car Lisca est partie, ne laissant à mes yeux que des larmes qui coulent sans fin, ne laissant à mon cœur qu'une douleur qui ne peut guérir.

« Pourtant Dieu est si bon qu'il ne voudra pas que je pleure, et que Lisca soit triste là-haut, là-haut où elle habite. Car, puisqu'il

est puissant et peut calmer toutes les peines, qu'il sait que notre amour jamais ne s'éteïndra, il me rendra Lisca, ou me prendra dans la demeure où il la garde hélas ! Oui je sens mon cœur qui me dit : Dieu nous réunira.

« Amis, je suis près de Lisca. Mais ces chants que j'ai faits pour elle, quand la foi s'éveilla dans mon cœur si triste, je vous les redis, parce que je sais que vous aimez les chants, et que je veux vous plaire.

NUSCO. »

Toute question de doctrine à part, n'est-ce pas ravissant de poésie?

Un autre soir, comme Mme d'Alési venait d'écrire, ainsi qu'à l'ordinaire, dans la demi-obscurité, au milieu des conversations, et sans savoir ce que sa main traçait, voici ce qu'elle lut sur le papier, tout étonnée d'y découvrir des vers (on y verra même un hiatus qui n'a rien de désagréable, mais qu'elle ne se fût pas permis elle-même, si elle en eût été l'auteur) :

« Sur le bord de l'eau j'ai rêvé souvent,
Souvent j'ai rêvé au bord des fontaines ;
Tout en écoutant les plaintes du vent,
J'écoutais aussi des plaintes lointaines ;

« J'ai vu quelquefois passer près de moi
Des êtres ailés et des formes blanches,
Souvent j'entendis, le cœur plein d'émoi,
Murmurer mon nom au travers des branches ;

« Et c'était l'ami qui s'en est allé,
Laissant mon cœur seul et mon âme veuve,
Qui venait calmer mon cœur désolé,
Et m'encourager dans ma dure épreuve.

« Oh ! si votre cœur souffre aussi parfois,
Allez donc rêver au bord des fontaines,
Et vous entendrez une douce voix,
Vous parler d'amour et d'heures lointaines.

B. de V. »

Comme nous insistions pour savoir le nom de cet Esprit, voici ce qui fut répondu :

« Ne cherchez pas mon nom parmi les poètes. Si j'ai fait quelques vers, c'est mon ami qui me les a inspirés ; je ne suis rien qu'une âme aimante... Quand vous penserez à moi, appelez-moi Berthe. »

Un autre Esprit, un Esprit de femme, ajouta ces quelques mots :

« Cette chère sœur qui a écrit ces quelques vers est pour nous une sœur doublement, car elle aime depuis bien longtemps et a toujours été fidèle. Aimez-la et traitez-la tous en amie, mais sachez qu'elle est heureuse, car *ils sont unis* à jamais, ils forment aujourd'hui un couple radieux... »

Le même soir, il vint aussi un charmant Esprit qui signa *Ivonic* et qui donna sur les joies de l'espace une chanson toute naïve, dont je détache seulement ces trois quatrains :

« J'ai vu de belles fleurs,
Par de là les étoiles
J'ai vu de belles fleurs
De toutes les couleurs ;

« J'entends de douces voix,
Par de là les étoiles,
J'entends de douces voix,
Qui chantent à la fois ;

« J'ai vu des amoureux,
Par de là les étoiles,
J'ai vu des amoureux
Par couples lumineux... »

Qu'il nous suffise aujourd'hui d'avoir entendu ces quelques témoins, entre plusieurs. J'espère qu'on n'aura point trouvé déplaisir à faire leur connaissance. Une autre fois, nous aborderons les commentaires.

(***A** suivre*). J.-CAMILLE CHAIGNEAU.

ÉTUDE SUR LES FAITS EXTRA-NATURELS

(*Suite.*)

(Voir la revue spirite de septembre 1881.)

J'ai connu, il y a une trentaine d'années, deux membres d'un cercle de théosophes, qui étudiaient et recherchaient des phénomènes spiritualistes ; ils avaient un lucide doué d'une grande force qui leur fit espérer d'entrer en rapport avec un Esprit qui se matériali-

serait au milieu d'eux..... Comme l'avait fait Katie-King avec W. Crookes que nous venons de citer : (1)

Ce chef de ce groupe posséda, pendant sept mois à sa table, cet Esprit invisible pour lui, qui prenait ses repas en compagnie de sa famille ; l'assiette dans laquelle on lui déposait des mets, se vidait petit à petit, ainsi que le verre rempli de liquide, sans qu'il fût possible de savoir ce que devenaient ces substances ?..... La révolution de juillet en 1830, vint couper court à ces mystérieux enfantements ; il leur avait été promis que deux mois plus tard, cet esprit serait visible pour tous. Les barricades, les coups de feu dispersèrent le lucide, le chef et le groupe de théosophes ; ce fut une affaire manquée.

Ce lucide n'opérait qu'étant en catalepsie, couché sur un lit et sur le dos. Ce groupe d'alchimistes faisait ses appels dans une pièce ainsi préparée : Sur le parquet était tracé un cercle ovale qui contenait 8 places ; la 9me placée au centre était occupée par le chef du groupe. Chaque place était affectée à chacun des membres, et numérotée en conséquence ; elle portait le signe figuré de la planète sous l'influence de laquelle il se trouvait placé par sa naissance. Les caractères cabalistiques étaient également tracés sur le pourtour du cercle. Le chef du groupe tenait toujours à la main un talisman très puissant, qui devait les préserver de l'influence mauvaise des esprits contraires à leurs travaux. Un cercle semblable à celui dont il s'agit, était également tracé sur le plafond ; les adeptes se tenaient debout, tête découverte et en dedans du tracé des cercles afin d'être protégés par cette muraille spirituelle contre les attaques de leurs ennemis ; car à plusieurs reprises, ils eurent à supporter des assauts terribles ; une fois entr'autres, à la suite d'un siége qu'ils avaient soutenu victorieusement, ils ramassèrent, sur le parquet, tout autour de leur cercle, plus de quarante livres de ferrailles et de pièces de monnaie en billon ; ils trouvèrent en plus, un serpent mort à moitié passé sous la porte, il pouvait avoir un mètre de longueur environ ; ils s'en divisèrent les fragments. Pendant ce temps, le lucide fut presque étouffé par un bonnet de soie noire qu'on lui avait placé dans la bouche.

Ce lucide se trouva, à plusieurs reprises, le corps entièrement couvert d'éraillures sanguinolentes du cou au bas des reins, qui

(1) Recherches sur les phénomènes du spiritualisme, 1 volume. Librairie spirite rue des Petits-Champs, 5, Paris. Par William Crookes, 3 fr. 35 c. port payé et relié.

semblaient être faites par une corde, tellement elles étaient rapprochées l'une de l'autre. Ce cercle faisait aussi des expériences de curiosité devant des incrédules admis par le chef du groupe ; ce dernier, par exemple, les priait de rompre une bague en deux morceaux ; ces visiteurs les déposaient eux-mêmes dans une terrine en terre posée sur le parquet, laquelle contenait de la terre arrosée d'une eau influencée cabalistiquement. La bague se trouvait ressoudée, de manière à ne présenter aucune solution de continuité. D'autres fois, il priait l'incrédule de brûler lui-même son foulard ; on mêlait les cendres à la terre de la terrine magique, en quelques minutes le foulard était reconstitué. Le lucide était toujours en état de catalepsie. Pendant bien des années, ce lucide nommé Adolphe, élève d'un cabaliste allemand, étonna son groupe par des manifestations variées et incroyables, l'usage de ses membres lui était rendu et alors il peignait à ravir en tenant les crayons et la toile sur son dos.

Revenons à nos dédoublements.

Les dédoublements ne sont pas rares, j'ai cité dans les Arcanes de la vie future dévoilée, qu'il m'était arrivé de m'apercevoir, dans la rue et devant moi, me regardant, comme cela a lieu dans une glace. Ce n'était là que l'image de mon moi, avec la faculté d'imiter tous mes actes ; c'était un fait de dédoublement semblable à ceux que les journaux relatent, faits très communs aux Etats-Unis.

A cet effet, le Médium est placé devant le groupe qui assiste à cette expérience, il entre, par une certaine concentration sur lui-même dans un état d'inertie apparente, qui donne à plusieurs Esprits la faculté de sortir de son corps ; il y a parfois la naissance de toute une famille qui n'est pas la sienne, qui est celle de l'un des spectateurs. Cette famille, elle est visible pour tous, et chacun peut s'assurer de la pondérabilité des corps, causer avec ces apparitions ; les assistants restent convaincus d'avoir entendu, touché des êtres matériels, couverts de vêtements matériels.

Souvent ces Esprits se placent au piano, touchent un air que l'un d'eux accompagne en chantant.... Après avoir passé ainsi trente minutes environ dans l'intimité, cette famille retourne d'où elle est venue, semble se fondre et laisse apparaître une lumière douce qui rayonne dans toute la pièce comme sur les spectateurs, Ces faits ne légitiment-ils pas nos propositions sur l'homme microcosme ? (1)

(1) Voir notre sanctuaire du spiritualisme et un article supplémentaire qui suivra celui-ci.

Vous entrez, nous diront les incrédules, dans la sphère des faits qui conduisent droit à Charenton.

Nous répondrons que nous n'affirmons quoi que ce soit.

Si tous ceux qui ont été témoins de ces faits et qui les certifient franchement et de bonne foi, étaient destinés à Charenton, il faudrait agrandir ce refuge de nos misères humaines. Plus de quatre millions de tels fous sont prêts à y entrer en ce moment; un seul journal spiritualiste américain, entre un grand nombre d'autres feuilles qui traitent spécialement de ces faits, a pour lecteurs assidus trois cent mille abonnés.

Laissons ceux qui nient au lieu d'étudier et qui, néanmoins, croient aux faits non moins merveilleux de la Bible, des Evangiles et de la Bibliothèque de la vie des saints. Nous faisons l'opposé de ce que font ces négateurs crédules, en scrutant les faits que nous citons pour savoir ce qu'il en faut penser, comme nous scrutons, les lois de la matière et celles du monde spirituel. Nous interrogeons aussi bien l'Esprit que le germe humain, pour apprécier leurs manières de penser et d'être; nous trouvons dans cette étude les *mêmes* difficultés de compréhension que dans celle des faits que nous avons cité, et nous cherchons sans nous lasser ; ces faits quelle que soit leur source, nous attirent et nous ne pouvons les connaître, ni en être les témoins sans désirer nous en rendre compte.

L'homme renferme en lui bien des facultés dont la puissance diverse est enfantée et soutenue par le secours si changeant du groupement de ses pensées ! Il peut affirmer bien peu de choses, lorsqu'il s'agit de ses relations spirituelles par ses rêves et ses visions, comme aussi de ses relations matérielles. Il passe, successivement, par tant d'états divers, soit par la puissance de ses pensées, soit par celles d'autrui, qu'on ne peut connaître au juste, où se trouve le point de repère de son savoir, et de son individualité. Un peu d'alcool.... une parole prononcée avec plus ou moins d'accentuation... un instrument de musique plus ou moins touché... un bal plus ou moins calme.... un spectacle plus ou moins de son goût.... un club plus ou moins fougueux en font un homme différent de ce qu'il est, pensant et agissant autrement qu'il agissait... passant du calme le plus parfait à l'agitation la plus désordonnée... de l'amour le plus tendre, à la haine la plus sauvage... de l'incrédulité la plus absolue à la croyance la plus enthousiaste.... créant et anéantissant... fondant et détruisant les nations.... honnête et chaleureux, grand et petit dans ses actions, enfin, plus fou que les pen-

sionnaires de Charenton et plus sage que ses juges, en supposant que de provoquer les choses que nous citons et d'y croire, soit une folie.

Une folie de plus ou de moins, dans le nombre de celles qui ont rempli notre existence n'est pas à noter. Que chacun étudie, pense, agisse selon ses besoins et que des sarcarmes ridicules n'entravent pas l'étude des faits précités ; cette étude faite sagement, élèvera l'âme au-dessus des tourments et des ignorances quelles qu'elles soient.

Ces faits, pris dans cent autres du même ordre, sont surpassés par celui-ci. Un médium est pesé avant toute expérience: il est pesé à nouveau après avoir donné par lui la vie à un Esprit quelconque ; son poids, avant cette espèce d'accouchement, était de 140 livres ; il n'est plus que de 100 livres ; l'Esprit sorti de lui est pesé à son tour et pèse 40 livres.

Que faut-il conclure de cette division de la matière et du poids, chez deux corps distincts dans un temps, et fusionnés dans un autre, chez lesquels le poids premier se retrouve également ? Ces pesages sont-ils une erreur des sens ? Sont-ils vrais ? S'ils sont une erreur quelle en est la cause ? S'ils sont vrais, qui le prouve ? L'observation répondrons-nous.

Mais cette interrogation, nous dit-on, ne dépend-elle pas de l'état des pensées, qui la font ce qu'elle est au moment où l'être observe ? Ne reconnaissez-vous pas, en magnétisme, que le magnétiseur peut altérer les appréciations du sujet, à tel point que, ce dernier, ne peut lever un objet excessivement léger qui lui est présenté, tandis qu'il en lèvera un autre au-dessus de ses forces ? Qui nous prouve que le médium, l'âme de ces faits, ne peut, à l'exemple du magnétiseur, peser ou alléger *par la pensée*, les objets de ces expériences ? Ne créez-vous pas à votre lucide, des sites, des lieux, des villes, des campagnes, des êtres, des substances alimentaires, des sensibilités et des insensibilités, qui peuvent troubler l'harmonie de ses pensées, et de son corps et capables de le rendre fou ou de le conduire à la mort ? Pourquoi ces lucides ne pourraient-ils, sur nous, avoir l'action que vous exercez sur eux ?

Pourquoi, ce médium, s'il lui est possible de se dédoubler (comme vous en avez cité un exemple dans la magie magnétique, qui, en Russie, fut vu à la même heure à trois portes différentes de la ville de Moscou,) ne le ferait-il pas au moyen des images qu'il possède en lui puisqu'il est un univers en petit, un *microcosme*, ce que vous

avez voulu prouver à diverses reprises, et comme on sera peut-être forcé de l'admettre après l'avoir étudié? Ce fait, est-il plus incroyable que ceux de vos créations spontanées pour nos lucides? Où se trouve-t-il donc le criterium de ces vues, de ces sensations, et celui de nos rêves? .... Les faits que vous citez, ne peuvent donc être expliqués que par l'altération de vos moyens d'observation.

Il est un fait incontestable, celui-ci : pouvant vous-même fasciner vos lucides en leur faisant voir et prendre pour réels les pensées que vous rendez objectives à leurs yeux, ils doivent pouvoir sur vous, ce que vous pouvez sur eux; vous leur fermez les yeux pour vous rendre maître de leur optique; vous paralysez le sens du toucher pour vous rendre maître de leurs mouvements et de leurs sensations et vous en profitez pour leur faire toucher des corps idéals; vous agissez de même sur l'ouïe pour leur faire entendre des bruits ou des sons qui ne sont que dans votre imagination; vous vous emparez du sens du goût pour leur faire absorber des substances tout autres que celles que vous leur citez et il en est ainsi du sens de l'odorat en leur donnant des nausées à l'aspiration d'arômes imaginaires; vous répondrez que, ceci, se passe de vous à lui, mais que, dans les faits précités, les spectateurs voient comme le médium lui-même. Cela n'empêcherait pas que ce pût être une fascination générale.

Le médium, l'âme des manifestations que vous citez, ne peut-il pas agir par une espèce de rayonnement sur les spectateurs, comme on le voyait dans le temps où Monsieur le Baron du Potet faisait des conférences publiques sur le magnétisme? alors des auditeurs attachaient insouciemment leur regard sur ce professeur et entraient (sans que ce dernier y pensât), dans un état étrange, qui les rendait capables de faire les choses les plus extraordinaires.

L'espèce de chaîne magnétique qui se faisait autour du baquet de Mesmer ne développait-elle pas des états semblables que le grand Maître a si bien traité dans ses *Aphorismes.*

N'avez-vous pas cité, dans votre *Magie Magnétique* cette curieuse relation publiée par Monsieur le comte de Laborde, lorsqu'il était ambassadeur auprès de la Porte, en Turquie? Un jour, dit-il, un célèbre prestidigitateur fut annoncé comme devant faire des tours surprenants sur la place faisant face au Palais de l'Empereur, ce qui engagea ce dernier et toute la cour, ainsi que Monsieur le comte de Laborde, à être spectateurs et appréciateurs des faits annoncés. Le prestidigitateur arriva et fit son boniment, plaça une

corde autour de son cercle d'action, afin qu'on ne pût arriver jusqu'à lui pour troubler son opération. Il pria les spectateurs nombreux qui l'entouraient, de ne franchir cette corde que dix minutes après l'instant où le tour annoncé serait terminé. Il s'agissait de remplir une cruche en grès de moyenne grandeur, avec les objets que les assistants auraient l'obligeance de lui prêter. Il plaça cette cruche au milieu du cercle formé avec la corde et chacun s'empressa de lui offrir, mouchoirs, turbans, bourses, et même les armes que portaient les militaires qui l'entouraient. La cruche ne pouvait s'emplir, ce que fit observer l'opérateur à la foule et pour en avoir plutôt fait, il prétendit s'y mettre lui-même ; en premier lieu, il enfonça une jambe dans cette cruche, avec quelque peine il y introduisit l'autre, et après certains efforts, il put y introduire son corps ; lorsqu'il y fut jusqu'aux épaules, il recommanda, à nouveau, qu'on lui accordât dix minutes pour que le tour fût complet ; il salua la foule et disparut entièrement ! . . . Les dix minutes imposées à la curiosité des spectateurs étant écoulées chacun voulut franchir la corde pour savoir ce qu'était devenu cet homme, ou reprendre dans la cruche, les objets qui lui avaient été confiés ; d'autres plus patients s'y opposaient ; enfin, un laps de temps raisonnable étant écoulé, un soldat que l'heure de rentrer à la caserne pressait, voulait reprendre le sabre qu'il avait prêté, et franchit la corde ; il courut à la cruche qu'il trouva vide, à son étonnement et à celui de tous ceux qui se trouvaient dépouillés des objets prêtés ? La cour ne fût pas moins fascinée et surprise que le public. Il me semble que, ce fait, est la clé de tout ce qui se passe de nos jours chez vous ; il n'y a que la fascination et le changement d'état des sens des spectateurs, en tout semblable à ce qui s'opère en magnétisme.

Réponse :

Si nous admettons qu'il y a fascination dans le fait précité de la cruche, comme dans beaucoup d'autres que produisent les Indiens, *les vrais pères de la magie noire*, nous ne pouvons admettre que les faits médianimiques soient de même nature. Les Indiens fascinent la vue seule tandis que dans le deuxième cas, ce sont les cinq sens qui agissent : Le sens de la vue voit, celui de l'ouïe entend, celui de l'odorat sent les arômes, celui du goût déguste, celui du toucher touche. Dans les créations idéales que nous présentons à nos lucides, ce n'est qu'un jeu, qu'une combinaison de pensées ; nous leur présentons, au dehors de nous, les pensées dans leurs formes,

dans leurs vertus, mais rien autre, et il n'en reste pas de trace dans l'esprit du sujet et si vous le faites souvenir de quelque chose, il regarde cette chose comme étant le tableau d'un rêve et rien autre, son esprit ne s'en préoccupe pas davantage. Mais, dans les faits de médiumnité, c'est un autre genre de manifestation ; ces faits le disputent aux phénomènes matériels, c'est-à-dire que, si j'ai correspondu avec l'esprit. ou avec la force agissante en cette occasion, l'écrit reste entre mes mains ; s'il m'a été fait un apport quelconque, l'objet apporté reste en ma possession ; si un tableau s'est détaché de la muraille, il reste où il a été déposé ; si la table, les fauteuils ou les chaises ont été déplacés, ils restent où ils ont été mis ; si j'ai garrotté un médium au moyen de cordes, ou de chaînes en fer, et que je voie ces cordes et ces chaînes déposées à ses pieds, elles y restent ; il y a là des faits matériels de premier ordre.

Si mon habit m'est ôté de-dessus mon corps, et en couvre un autre, il n'y a rien là de semblable aux fascinations des Indiens et aux créations magnétiques ; si Monsieur V. Crookes a pu photographier au moyen de la lumière du magnésium, l'esprit matérialisé dont nous avons parlé, photographie dont nous possédons une épreuve que Monsieur Leymarie a eu l'obligeance de nous confier pour la reproduire, il est indubitable que, si le médium de ce savant a pu le fasciner dans cette expérience, ainsi que vingt autres spectateurs, il aura de même, pu fasciner le nitrate d'argent, et le collodion sur lequel est empreinte l'image de l'esprit en question ; nous irions loin ainsi, si nous prenions cette route.

Le tout s'étant passé honnêtement, *nous ne pouvons en douter*, nous avons donc entre les mains un décalque d'un esprit, ou d'une pensée quelconque que nous pourrons reproduire à l'infini ; pensez ce que peut être le décalque d'une pensée ou d'un esprit immatériel ? Monsieur G. L. possède un morceau de la robe de l'esprit de Katie-King, une autre personne possède des cheveux du même esprit ; le médium n'avait ni une robe, ni des cheveux semblables. D'où ces choses viennent-elles ? il ne peut donc y avoir eu la fascination dans cette apparition tangible de l'esprit Katie-King.

Par ces faits, nous nous trouvons devant une propriété de la matière qui nous est inconnue et devant des facultés humaines a classer dès qu'elles seront bien connues ; par conséquent, ces faits et mille autres du même ordre, reproduits à satiété depuis tant d'années, doivent avoir droit de bourgeoisie chez nous, ils doivent inciter les savants de bonne foi à les étudier au lieu de les nier ; nous

savons qu'ils ne peuvent être expliqués qu'en admettant l'existence de la force suprêmement intelligente qui les produit, et que, cette admission répugne à ceux qui ne veulent traiter ni de psychologie, ni de métaphysique; le vrai, le consciencieux étudiant doit cependant en arriver là s'il veut entrer plus avant dans la vérité.

Alp. CAHAGNET.

ÉTUDE SUR SWEDENBORG

I.

Swedenborg peut être considéré comme l'un des précurseurs du Spiritisme dont le Christ fut l'apôtre et le messie. Il naquit à Stockholm en 1688 et mourut à Londres en 1772 âgé de 84 ans. Son père était évêque de Skava. Quant à lui, il fut un homme tout-à-fait supérieur et fut aussi fort en théologie qu'en sciences, en physique et en mécanique. Les rois et les princesses l'appelaient pour lui demander des conseils. C'est en 1743 qu'il eut sa première révélation : il était à table lorsqu'un esprit lui apparut (1) et lui dit : « *Tu manges trop* » et lui fit savoir la mission dont il devait se charger. Il avait alors 55 ans. Il laissa tout pour ne plus s'occuper que de son apostolat. Ses ouvrages très nombreux sont érudits et très difficiles à comprendre. Sa doctrine est fondée sur l'existence des esprits, leurs communications avec les hommes, et sur les révélations qu'il en a reçues.

L'esprit qui lui apparut lui dit : « Je suis Dieu, le Seigneur créateur et rédempteur ; je t'ai choisi pour expliquer aux hommes le sens intérieur et spirituel de l'Ecriture sainte, je te dicterai ce que tu dois écrire. »

Selon Swedenborg, le monde spirituel et le monde naturel sont liés entre eux comme l'intérieur à l'extérieur, et par conséquent ne font qu'un. Il y a entre l'esprit et la matière un certain influx qui les met *en correspondance*. « La terre, dit-il, correspond à l'homme. Les diverses productions qui servent à la nourriture des

(1) On sait qu'aujourd'hui les apparitions d'esprits sont choses communes ; ils peuvent même se montrer en chair et en os, à preuve les matérialisations répétées de l'esprit *Katie King* chez M. Crookes, le savant anglais bien connu.

hommes correspondent à divers genres de biens et de vérités, savoir : les aliments solides à des genres de biens, les aliments liquides à des genres de vérités. La maison correspond à la volonté et à l'entendement qui constituent le mental humaiu. Les aliments correspondent aux vérités ou aux faussetés selon la substance, la couleur et la forme qu'ils représentent. Les animaux correspondent aux affections ; ceux qui sont utiles et doux aux affections bonnes et ceux qui sont nuisibles et méchants aux affections mauvaises ; les oiseaux doux et beaux aux vérités intellectuelles ; ceux qui sont méchants et laids aux faussetés ; les poissons aux sciences qui tirent leur origine des choses sensuelles ; et les insectes nuisibles aux faussetés qui proviennent des sens. Les arbres et les arbutes correspondent à divers genres de connaissances ; les herbes et les gazons à diverses vérités scientifiques. L'or correspond au bien céleste ; l'argent au vrai spirituel ; l'airain au bien naturel, etc... Ainsi, depuis les derniers degrés de la création jusqu'au soleil céleste et spirituel, tout se tient, tout s'enchaîne par l'influx qui produit la *correspondance.* »

D'après Swedenborg, il n'y a qu'un seul Dieu en une seule personne qui est Jésus-Christ (1). Selon lui, l'homme créé libre, abusa certain jour de sa liberté et de sa raison : il tomba ; mais sa chute avait été prévue par Dieu ; elle devait être suivie de sa réhabilitation, car Dieu, qui est l'amour même, ne pouvait pas le laisser dans l'état où sa chute l'avait plongé ; il le réhabilita, mais en le conformant *aux lois de son ordre éternel*, car il ne pouvait pas lui enlever son libre arbitre.

Swedenborg divise le monde des Esprits en trois parties différentes : les ciels, les enfers et les lieux intermédiaires. Après la mort, dit-il, on entre dans le monde des Esprits. Les saints se dirigent volontairement vers l'un des trois ciels et les pécheurs vers l'un des trois enfers d'où ils ne doivent plus sortir. Comme on le voit, cette doctrine est désespérante et annihile la bonté et la miricorde de Dieu.

Combien le Spiritisme n'est-il pas plus logique et plus consolant ! Mais il ressort évidemment de la doctrine et de la vie de Swedenborg, une démonstration nouvelle de l'existence d'un

(1) Comment s'expliqueraient alors ces paroles du Christ expirant sur la croix : *Mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné?* (St-Marc ch. XV, verset 34). Cela se comprend, au temps où vivait Swedenborg, il ne pouvait nier la divinité du Christ, il eût été brûlé vif.

monde invisible, habité par les Esprits et la possibilité de communiquer avec lui. Swedenborg était un médium intuitif, auditif et voyant, et l'on peut prendre beaucoup de choses dans ses ouvrages, à l'effet de corroborer sa foi spirite et d'acquérir une intuition nouvelle ou plus complète du monde invisible. On peut lui reprocher d'avoir trop aveuglément accepté les communications d'outre-tombe, sans les soumettre au contrôle de la raison.

Les Esprits ont comme nous leur libre arbitre et ils peuvent avoir leurs systèmes et leur religion de coterie ; ils forment dans l'espace des groupes, des familles, des peuples, absolument comme sur notre terre. La vaste érudition de Swedenborg, son mérite incontestable, sa haute réputation de sagesse, en font un homme aux écrits duquel il faut avoir égard ; il est une de ces grandes figures dont le souvenir restera attaché à l'histoire du Spiritisme, dont il peut être regardé comme l'un des précurseurs. Il eut, comme toutes les grandes intelligences, de haineuses et méchantes persécutions à supporter, car il se permettait de forcer les portes des mondes invisibles dans lesquels les ministres officiels des différents cultes n'étaient point admis ; mais il eut certainement de grandes compensations. Il fut l'objet de l'attention générale ; c'était à qui le visiterait, et l'on regardait comme une bonne fortune et un honneur de l'avoir à sa table. Sa physionomie était agréable et souriante, et son extérieur n'avait rien qui fut raide ni austère. On voyait reluire dans ses yeux la lumière d'un autre monde.

L'existence de la pluralité des mondes fut révélée à Swedenborg par les habitants de ces mondes eux-mêmes. « La divine miséricorde, dit-il, m'a ouvert le monde des choses intérieures : en conséquence, il m'a été donné de converser non-seulement avec les esprits et les anges qui sont sur notre terre, mais aussi avec ceux qui sont sur les planètes. J'avais depuis longtemps le désir de savoir s'il existe d'autres terres que la nôtre et de connaître la nature de leurs habitants ; cette grâce m'a été accordée. Dieu m'a permis de discourir avec les esprits et les anges qui sont dans les autres astres. J'ai conversé avec quelques-uns d'entre eux pendant un jour, avec quelques autres pendant une semaine, avec d'autres pendant un mois. Ils m'ont instruit sur la nature des terres auxquelles ils appartiennent, sur la vie, les coutumes et le culte des habitants. Je ferai observer que ces esprits et ces anges sont tous de race humaine, qu'ils habitent près de leurs terres respectives ;

que l'homme peut être enseigné par eux si son extérieur (*il veut dire son âme, évidemment*), est suffisamment ouvert à leur action. Dans ce cas, il peut, en effet, communiquer avec eux, comme l'homme avec l'homme, privilége qui m'a été accordé chaque jour depuis douze années. » On le voit, il n'y a rien d'extraordinaire, rien de nouveau là-dedans pour les spirites qui savent bien que tout cela est possible; c'est là en définitive la base de leurs croyances et de leur doctrine.

Il y a plusieurs mondes (1), et sur chacun de ces mondes demeurent des hommes, des esprits et des anges. La race humaine n'est pas confinée à notre terre, elle s'étend au contraire dans une multitude innombrable de globes dont l'ensemble constitue l'univers. « Comment les hommes peuvent-ils croire, disaient à Swedenborg les esprits de ces mondes, que de si grandes masses de matière, dont quelques-unes excèdent plusieurs milliers de fois la grandeur de votre planète, soient des masses vides et inhabitées, créées uniquement pour accomplir leurs aveugles révolutions autour du soleil et pour envoyer un faible rayon de lumière en faveur d'une seule terre? »

Cela est bien vrai : les étoiles qui peuplent le ciel immense sont innombrables. Chacune d'elles est un soleil autour duquel gravitent des planètes qui, elles-mêmes sont accompagnées de satellites; et tous ces mondes sont habités; et tout cet univers visible, avec ses différentes terres et toutes les humanités qui vivent sur elles, est la pépinière du royaume céleste. Toutes ces humanités, quoique séparées par des millions de lieues, communient, à travers le temps et l'espace, à la même coupe de la vie éternelle, participant aux mêmes bienfaits du créateur : *in Deo sumus, vivimus et movemur*.

(A *suivre*.) René Caillé.

Lettre de M. Ch. Fauvety

AU COMITÉ DE RÉDACTION DE LA REVUE.

Nous insérons avec plaisir la lettre suivante que M. Ch. Fauvety nous adresse :

Asnières, 15 septembre 1881.

Mes chers Messieurs,

Puisque la *Revue Spirite* me fait l'honneur de publier mes travaux, permettez un conseil à ma vieille expérience :

(1) « Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon père, disait Jésus.

La Revue d'août contenait (page 395) une note signée docteur C. qui m'a paru, à deux titres, quelque peu regrettable; d'abord, parce qu'elle contenait une critique qui manquait de charité fraternelle à l'égard d'un coreligionnaire, d'un F. en croyance; ensuite parce qu'elle donnait une théorie de subordination intellectuelle que, pour mon compte, je ne saurais accepter. Cette théorie se trouve ainsi formulée à la fin de la dite note : « Contentons-nous de jurer sur la parole des maîtres, *jurare per verba magistri.* »

Eh bien, non, il ne faut jurer ni par la parole des Maîtres, (*magistrorum*), ni par les paroles du Maître (*magistri* au singulier, génitif): Il ne faut jurer que par la Raison, qui est en nous, « car c'est la véritable lumière avec laquelle tout homme vient en ce monde » et par laquelle il nous est donné de nous mettre en rapport spirituel avec nos semblables, avec tout ce qui est, et de communier dans l'évidence et l'harmonie avec la Raison suprême, absolue, universelle, qui n'est autre que Dieu lui-même, considéré comme la Raison consciente de l'Univers.

Lorsqu'on est convaincu. — Et je le suis ! Et je voudrais que tous en fussent convaincus comme moi ! — Lorsqu'on est convaincu qu'on porte en soi cette étincelle divine, qui crée la conscience et fait de chacun de nous un être libre et maître de lui-même, on ne s'incline jamais aveuglément sous la parole de personne ; mais en toutes choses on consulte sa raison et l'on obéit à sa conscience, qu'on respecte comme le sanctuaire de la divinité.

Croyez bien, chers collaborateurs, que cela n'empêche pas de respecter et d'honorer ceux que vous appelez « nos maîtres » et que j'aime mieux nommer « nos instituteurs et nos frères intellectuels » (en philosophie, en sciences ou en religion) et de recueillir pieusement leurs paroles. Mais le plus bel hommage que nous puissions rendre aux penseurs qui nous ont précédés et nous ont faits ce que nous sommes, c'est de rester en communion de pensée et de sentiment avec leur esprit et de continuer leur œuvre en nous pénétrant de ce qu'il y avait de bon et de vrai et de sage dans leurs enseignements, mais sans jamais abdiquer notre raison — qui est Dieu en nous — et sans transiger avec notre conscience.

En terminant cette simple note, laissez-moi vous dire que je suis heureux de me trouver ici complétement d'accord avec la pensée d'Allan Kardec, cet homme de tant de raison et de bon sens, *l'un des premiers pères intellectuels* du spiritisme moderne et son vrai fondateur en France. Je citerai de lui seulement cette déclaration

comme un conseil utile à suivre pour la propagation d'une doctrine destinée à s'emparer de l'humanité, mais qui n'est encore qu'en formation et a besoin du concours de toutes les lumières : « Le spiritisme, *marchant avec le progrès*, ne sera jamais débordé, parce que si de nouvelles découvertes lui démontraient qu'il est dans l'erreur sur un point, il se modifierait sur ce point ; si une nouvelle vérité se révèle, il l'accepte. »

Il y a, dans cette seule phrase, « toute la loi et les prophètes, » comme s'exprime l'Evangile. Que le Spiritisme y obéisse, qu'il soit constamment progressif et accueille la vérité de quelque part qu'elle vienne, il aura bientôt fait de conquérir le monde.

Agréez, chers Messieurs et collègues, l'assurance de mes sentiments fraternels.

Ch. FAUVETY,
Président de la Société scientifique des Etudes Psychologiques.

ERRATUM.

Dans la *Revue Spirite* du 7 septembre 1881, page 404, 1er alinéa, 2me ligne, bien qu'aucune personnalité n'ait été désignée, nous allons, néanmoins, réparer une erreur de plume ; au lieu de : *Un seul a été éliminé*, lire : *Un seul a donné sa démission.*

LE MAGNÉTISME ET LE DIVINISME

Nogent-le-Roi, 11 septembre 1881.

Cher monsieur,

Je vous envoie une note sur M. Sauda, relativement à ses procédés magnétiques et au mot divinisme qui en est la synthèse nominale. Les explications qui suivent sont données sous ma seule responsabilité, car M. Sauda n'a pas voulu que je les lui soumette avant de vous les envoyer. Peu confiant dans ma valeur au point de vue littéraire, je n'aurais jamais osé me charger d'une pareille mission, si M. Sauda ne m'en avait prié un jour que nous parlions de vous. Ceci dit, je commence :

Les mots *magnétisme* et *divinisme* sont entr'eux ce qu'est le corps à l'âme, le matériel au spirituel. Il est bon de dire que j'entends ici par *magnétisme*, cet acte pur et simple de la volonté qui crée le transport d'un fluide, de la cause agissante vers le but assi-

gné. Ce genre de magnétisme, qui peut être exercé par un matérialiste plus raffiné, produit les effets plus ou moins salutaires ou plus ou moins pernicieux que nous savons tous ; il peut être bienfaisant quand son point de départ est bon, comme il peut être mauvais quand sa cause est virulente ou mal dirigée.

Quelques magnétiseurs et des meilleurs, ne se contentent point de cette sorte de magnétisme ; se méfiant d'eux-mêmes, à raison sans doute, ils font appel à l'aide des esprits qui veulent bien s'associer à leurs travaux et produisent des effets qui sont naturellement en rapport avec la nature et l'avancement des esprits qui les aident. Si ces esprits, quoique bons, ne sont point de ceux que nous appelons *supérieurs*, il est évident que les résultats obtenus avec leur concours sont peu importants et ne peuvent dépasser certaines limites très restreintes, au point de vue curatif : les effets sont toujours en rapport avec la cause qui les produit.

Il ressort de ce qui précède que les magnétiseurs qui opèrent avec l'aide des esprits, ont intérêt à avoir pour associés les esprits les plus élevés, les plus avancés, et partant les plus puissants. Que font ces magnétiseurs pour s'assurer un pareil concours ? Rien de ce qu'il faut sans doute, puisque les miracles sont devenus si rares. J'entends par miracle tout fait tranchant franchement sur la masse des guérisons opérées par nos magnétiseurs spirites.

Que faut-il donc faire pour s'assurer le concours de ces esprits supérieurs, pour faire des miracles en un mot ? Je laisse à M. Sauda le soin de répondre à cette importante question. « Soyez chastes, vous dira ce fameux guérisseur, vivez autant que possible dans la continence, et si vous sentez votre corps souillé par un contact impur, lavez-le, purifiez-le par des ablutions sans nombre. Les plus belles cures que j'ai faites, les plus beaux exemples de clairvoyance et de lucidité ont été donnés à l'époque où je vivais dans une chasteté absolue, dans un temps où jamais le regard d'une femme ne rencontrait le mien. » On demandait à un de ces hommes, qui paraissent avoir des pouvoirs égaux à Dieu, tant les faits qu'ils produisent sont merveilleux, quels moyens il fallait employer pour arriver à sa puissance. — Vivre dans l'infini, répondit le sage en question. Et comment faire pour vivre dans l'infini ? — Pratiquer la vertu et la chasteté... Tel est, sans nul doute, le grand secret de la puissance des fakirs de l'Inde, l'explication des miracles produits par les saints du catholicisme, etc...

M. Sauda Effendi ne se borne pas seulement à la chasteté com-

me entraînement; il pratique la charité sur une échelle inconnue de la plupart de nos magnétiseurs; lui seul sait au juste ce qu'il donne aux pauvres, tant en santé qu'en argent; car s'il est impitoyable au chevet du riche, sa générosité est inépuisable quand il s'agit des déshérités. Celui qui écrit ces lignes l'a vu traiter des aveugles sans fortune avec une effusion de cœur digne des plus belles âmes, et malmener avec la dernière rigueur des gens riches et titrés. Il n'est pas possible de pousser plus loin qu'il ne le fait le mépris des richesses, des honneurs et des plaisirs; quel est le magnétiseur qui pourrait se comparer à lui? J'ai connu beaucoup de magnétiseurs, fort honorables et fort dévoués à la cause du magnétisme; mais quand je les compare à M. Sauda, je dois avouer qu'ils n'ont ni son abnégation, ni son énergie, ni sa foi, ni sa grandeur d'âme, ni enfin surtout son amour pour les pauvres souffrants. Il ne faut donc pas s'étonner si cet homme, dans les moments favorables où il se sent *digne*, produit ces faits merveilleux qui ne peuvent provenir que de Dieu.

Les procédés matériels de M. Sauda reposent sur ce grand principe qu'il y a en nous deux sortes de fluides bien distincts: le fluide sanguin et le fluide nerveux; le premier tient à l'humain, le second au divin. Ils se définissent d'eux-mêmes par leurs qualificatifs. Quant à ses procédés spirituels, si toutefois je puis me servir de pareilles expressions, ils reposent sur ce principe que l'homme se compose de trois parties parfaitement distinctes : l'âme, l'esprit et le corps, et sur cet axiôme (car pour lui c'en est un), l'esprit et le corps sont seuls capables de souillures, tandis que l'âme plane toujours pure, toujours sans tache, au-dessus des deux autres parties. C'est pour cela que lorsqu'un magnétiseur a assez de puissance pour détacher l âme d'un sujet de ses deux collaborateurs, il a le bonheur d'assister au plus beau spectacle qu'il soit donné à l'homme de contempler, celui d'une âme en pleine possession d'elle-même et ravie jusqu'aux sphères les plus élevées. Si le magnétisme a souffert mille luttes avant d'arriver à ce résultat, il est bien récompensé, car alors ses jouissances sont l'écho de celles de l'âme qu'il a affranchie. Malheureusement cet état si difficile à amener, est encore plus difficile à conserver, et M. Sauda, qui en connait toutes les jouissances, en sait aussi tous les déboires.

Comme vous devez le savoir, M. Sauda est un novateur en chimie comme en magnétisme; il a fait dans cet ordre d'idées des dé-

couvertes immenses, il a associé des corps reconnus jusque-là incompatibles, et l'académie qui ignore sa découverte, continue de croire encore à un principe qui n'est plus. Il est certaine des créations de M. Sauda qui, si elle était mise en pratique et répandue dans le public, bouleverserait et mettrait à néant une classe de praticiens, reconnus cependant comme indispensables, et cela d'après l'aveu d'un des leurs, le plus autorisé peut-être d'entr'eux.

Voilà, Monsieur, tout ce que je tenais à vous écrire au sujet d'un homme qui a droit à notre respect et à notre vénération ; car il n'en est pas de plus déterminé à faire triompher la grande cause de la vérité. L'avenir vous prouvera combien je vous dis vrai en cela.

Agréez, cher ami et frére, l'assurance de mon amitié sincère et dévouée,

Paul GILLARD.

NOTA. Nous n'avons pas eu de rapports aussi constants avec M. Sauda que M. Paul Gillard qui le voit constamment à l'œuvre, mais nous reconnaissons que *ce novateur* ne demande à qui possède, que pour le distribuer largement aux pauvres.

Dernièrement, des spirites, de Vernantes (Maine-et-Loire), nous écrivaient pour nous constater des faits de guérisons étonnants dans leur famille.

Comment on devient Spirite.

Né le 30 septembre 1844 d'une famille catholique orthodoxe, ayant fait ma première communion à l'âge de treize ans, j'éprouvais pour la confession une certaine répulsion. Je trouvais étrange de raconter mes fautes à un homme qui pouvait être aussi coupable que moi; je me demandais si cela était bien vrai, que Dieu eût donné au Prêtre de tels pouvoirs. A l'Ecole, je lisais les Evangiles, je n'y comprenais rien et les explications du Prêtre, le dimanche, étaient pour moi des mystères.

J'allais, grandissant, avec un grand respect pour Dieu, avec l'horreur du prêtre ; je voyais autour de moi et dans les localités voisines des choses qui me faisaient juger comme ils le méritent ceux qui se disent les vicaires de Jésus ; je ne croyais à rien, par leur faute.

En 1875, je fis l'heureuse rencontre de notre ami et F. E. C. Fran-

çois Chatelier; travaillant pour le même patron, je l'entendais parler du Spiritisme et de nos amis d'outre-tombe, de la manière dont on pouvait avoir des nouvelles de ses morts bien-aimés. Ces paroles me frappaient au cœur.

Ma conscience se réveillait ; elle me disait : écoute, voilà la vérité que tu recherches tant. Bientôt je donnais ma confiance à Dieu, ce Dieu que m'avaient fait abandonner les faux missionnaires du Christ, et quel bonheur j'éprouvais alors. Oh ! qu'elle était agréable cette évolution qui se produisait en moi, on eût dit que j'étais préparé à recevoir la bonne nouvelle.

Mon ami me parlait aussi des milliers de mondes qui peuplent l'espace, ce que je compris parfaitement, et mon cœur tressaillait de joie en présence de tant de merveilles; j'étais heureux d'avoir fait une telle rencontre, moi qui étais devenu athée. J'étudiai le livre des Esprits, le livre des Médiums; l'Evangile selon le Spiritisme, le Ciel et l'Enfer selon la Justice divine et je compris nos destinées; j'eus la consolante certitude que la mort n'existait pas.

Je le sentis, je devais propager cette doctrine qui doit servir à la transformation du monde terrestre; je trouvais qu'il était sage et raisonnable de travailler au nouvel édifice qui doit unir tous les peuples, sans distinction de cultes, de races, de nations, et de faire le moins possible usage des débris du *paganisme Christianisé appelé Catholicisme.*

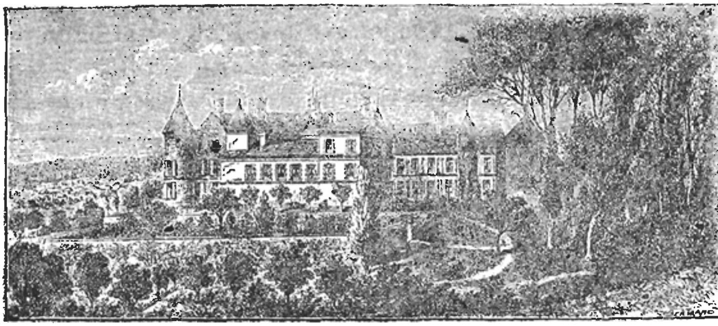
Aussi, je récuse l'infaillible église Catholique, tous ses dogmes et cérémonies; je veux être enterré civilement par mes frères en croyance, parce que, un corps, matière inerte, peut se passer de cérémonies religieuses.

A cet effet, je recommande, à mes frères en croyance de Frotenac par Rauzan (Gironde) de donner lecture de cette lettre sur ma tombe, pour démontrer qu'elle est bien l'expression de ma volonté.

Etienne Charriaut.

PENSIONNAT DU PETIT-CHATEAU

AU CHATEAU DE MONTHIERS (AISNE)



A la suite de l'annexion de l'Alsace à l'Allemagne, le pensionnat du Petit-Château, fondé par Mlle VERENET à Beblenheim, et dont M. JEAN MACÉ est le professeur depuis 1852, a été transféré au château de Monthiers, près Château-Thierry, dans une vaste propriété réunissant toutes les conditions désirables d'espace, de grand air et de salubrité.

L'enseignement y a pour objet : Le français, l'anglais, l'allemand, l'histoire, la géographie, les sciences naturelles, les notions élémentaires de géométrie, l'arithmétique, la tenue des livres, la calligraphie, le dessin, le solfège et les ouvrages à l'aiguille. Le prix de la pension est de 1,200 fr. par an, payables d'avance par trimestre et partagés ainsi : 350 fr. au 1er octobre. = 350 fr. au 1er janvier. = 350 fr. au 1er avril. = 150 fr. au 1er juillet.

Les élèves qui restent à l'établissement pendant les vacances d'automne paieront 200 fr. en sus du prix de la pension.

Il n'y a pas d'autres frais accessoires que les leçons particulières de musique et les dépenses personnelles des élèves. Les parents fixent la somme à remettre chaque mois à leurs enfants pour blanchissage et dépenses particulières. Les élèves envoient à la fin du mois à leurs parents copie de leur carnet de dépenses.

Chaque élève apporte avec elle son linge de table, de toilette et de lit. L'établissement le fournit, si on le désire, moyennant 25 fr. par trimestre. La simplicité est recommandée pour les effets d'habillement. Il n'y a pas d'uniforme. Seulement les élèves portent

toutes, pendant la semaine, une pèlerine et un tablier d'une forme déterminée que l'on peut se procurer à l'établissement.

S'adresser, pour de plus amples renseignements, à Mlle VERENET, *directrice du pensionnat du Petit-Château, à Monthiers (Aisne).*

Nota : Nos F. E. C. peuvent avoir toute confiance en Mlle Verenet, et M. Jean Macé s'ils veulent donner à leurs filles, une éducation et une instruction complètes, pour en faire des femmes instruites et sensées.

Le voyage de Paris à Monthiers, aller et retour, peut se faire en une journée, entre l'express du matin, partant de la gare de Strasbourg à 8 heures 25, et celui du soir, y arrivant à 9 heures 10. Il suffit de prévenir quelques jours d'avance pour trouver, à l'arrivée du train à Château-Thierry, une voiture qui conduit au château de Monthiers et ramène le soir à la gare.

Les élèves sont conduites à leurs parents à Paris aux vacances de Pâques et d'automne. On vient les y chercher le jour de la rentrée.

Nous avions écrit, dans la revue dernière, que Mme Bourdier était placée au château de Monthiers ; nous sommes priés de dire que cette dame a 1500 fr. d'appointements, nourrie, blanchie, logée.

Appel du journal le DEVOIR.

—

« *Le Devoir* », revue des Réformes sociales publiée hebdomadairement à Guise, est l'organe des principes sur lesquels est fondée l'Association du Capital et du Travail actuellement en pleine prospérité au Familistère.

Au point de vue des solutions pratiques des questions sociales, aucune étude ne saurait être complète, si elle n'embrasse dans son ensemble aussi bien que dans ses détails, l'organisation du Familistère, unique au monde, que « *le Devoir* » a pour mission spéciale de faire connaître. En effet, cette institution présente aujourd'hui le fait sans précédent de la répartition des bénéfices aux garanties mutuelles, au Travail et au Capital.

Aucune des Sociétés ou fondations adoptant le principe de la participation des ouvriers aux bénéfices ne réalise d'une façon

aussi complète l'idée féconde de l'Association d'après des règles fixes de justice distributive, parce qu'aucune n'a encore résolu, comme la création du Familistère, le problème difficile de fournir au travailleur, en même temps que sa part de gains dans les bénéfices de la production, les avantages de *l'aisance au sein même de son intérieur.*

En travaillant à répandre la connaissance des divers éléments de cette création dans le but de faciliter l'étude et la solution des problèmes qu'elle a résolus, le journal « *le Devoir* » fait une œuvre de propagande et de sacrifice éminemment utile à tous. Pour que la mission qu'il s'est imposée soit efficacement remplie, il faut qu'il soit encouragé, et qu'il ait des lecteurs en grand nombre.

C'est de nos abonnés, de nos lecteurs habituels que nous pouvons attendre cette propagande nécessaire, et c'est pour cela que nous sollicitons d'eux le concours qu'ils peuvent nous fournir, en faisant connaître notre feuille, et en lui suscitant de la sorte des abonnés nouveaux. Œuvre de dévouement de laquelle toute pensée de lucre est exclue, elle a droit, par le but auquel elle tend, aux sympathies de tous ceux qui comprennent que l'intérêt le plus vif du pays est aujourd'hui de propager les principes à l'aide desquels se réalisera la conciliation de toutes les classes de la société.

LES FÉES D'AUJOURD'HUI

I.

Le soleil se perdait dans l'espace, son disque pourpre semblait toucher à la cime des grands arbres ; dans la plaine, les travailleurs regagnaient leurs chaumières, sur de longues voitures pleines de foins odorants.

A l'ombre d'un chêne touffu, une femme jeune, belle, élégante, s'absorbait dans la lecture attrayante d'un livre de poésies. Souvent elle cessait de lire, pour contempler la nature qui s'endormait doucement, sous les baisers de l'ombre.

Elle surveillait aussi les ébats joyeux d'un bel enfant de six ans, qui jouait dans les luzernes vertes.

Lorsque l'enfant courait trop, elle l'appelait d'une voix mélodieuse, en agitant un mouchoir blanc; elle essuyait son front mouillé de sueur; par un baiser plein d'amour, elle essayait de calmer son ardeur toute fougueuse.

Mais l'enfant se débarrassait de l'étreinte maternelle, pour reprendre le jeu interrompu.

Une fois pourtant, elle lui dit :

— Reste, il faut te reposer. Elle lui tendit un beau livre illustré.

L'enfant voulait refuser, mais apercevant de belles images, aux coloris chatoyants, il s'assit près de sa mère.

C'était un recueil de contes; l'enfant ne tarda pas à s'absorber dans la lecture des aventures merveilleuses des princes charmants et des fées précieuses.

Mais la nuit descendait, la mère, depuis longtemps, rêvait, l'enfant dût fermer son livre, il n'y voyait plus.

Maman, dit-il, les fées existent-elles encore?

— Non, mon enfant, pour l'excellente raison que ce sont des personnages créés par l'imagination fantaisiste des auteurs.

L'enfant devint triste.

— Quoi, ces belles dames, toutes puissantes, qui pouvaient d'un seul coup de baguette tant de choses, ne sont que des mensonges? Oh! les vilains auteurs.

Des larmes remplirent ses yeux d'azur, et d'un mouvement rapide, il jeta au loin le volume doré.

— C'est mal de mentir, ajouta-t-il, quelques instants après.

II.

Ils avaient quitté tous deux la lisière du bois, ils marchaient maintenant dans un étroit sentier, bordé de saules, dont le vert feuillage se penchait sur l'eau limpide du ruisseau qui murmurait sur un lit de cailloux blancs. Tout-à-coup l'enfant quitta la main de sa mère; il venait de voir briller dans l'herbe émaillée de pâquerettes à demi fermées, de belles lucioles; il voulait en rapporter dans ses menottes blanches.

— Prends garde? ne cours pas si vite, disait la mère très effrayée en le voyant s'engager sous l'ombre noire, projetée par les saules. Elle presse le pas, en même temps elle supplie son fils de revenir, mais l'imprudent ramassait à poignée les brillantes lucioles, il se vautrait dans l'herbe et n'entendait plus la voix de sa mère.

Une pente glissante conduisait au ruisseau, il se laisse entraîner!

La mère arrive, elle cherche au milieu des ténèbres l'indocile, elle appelle.

A ses cris, le bruit seul d'un corps tombant à l'eau, lui répondit.

Un cri d'angoisse, d'amour, sert d'écho à la plainte du baby effrayé. Elle descend rapidement la pente, au risque de tomber à son tour, que lui importe le danger, la mort! son enfant est là, perdu peut-être, il faut qu'elle le sauve, ou qu'elle périsse avec lui.

Elle arrive devant le limpide ruisseau, éclairé faiblement par les rayons de la lune, elle ne voit rien qu'un faible bouillonnement.

— Abel, crie-t-elle?

Ses paroles se meurent dans le vide, le silence seul lui répond!

Déjà ses pieds touchent la terre humide, elle va s'élancer, lorsqu'elle voit l'eau s'agiter et l'enfant reparaître sur la surface; il tourne les yeux vers elle, il lui tend les bras.

— Oh! ne pas savoir nager, ne pouvoir le sauver!

— Mais, ô surprise, l'enfant vient de son côté, comme soutenu par l'eau paisible du ruisseau.

Pourtant il ne sait pas nager.

Qu'importe, il est là; elle l'attire, elle le presse contre son cœur, pour le réchauffer, pour calmer sa frayeur.

— Mère, murmura Abel, les fées existent.

Ne souris pas ainsi, c'est une fée qui m'a sauvé.

Tiens! la voilà là-bas!

La mère tourna les yeux et vit une forme blanche planer sur l'eau; elle regarda plus attentivement, et le regard fixe, la gorge serrée par l'émotion, elle s'écrie:

— Ma mère!

Elle tendit les bras, mais l'apparition se perdit dans le vide.

Alors, reprenant son fils dans ses bras, elle dit encore:

— Non, mère chérie, il n'y a plus de fées, mais ceux qui nous ont aimés veillent sur nous, et savent de leur amour puissant, faire naître ce que nous appelons dans notre ignorance, un miracle!

— Mère, tu me rachèteras un livre de contes, je veux aimer les fées.

— Inutile de chercher celle qui t'a sauvé dans les livres, elle est là, près de toi, qui veille; aime-la et prie pour elle; son nom est: BONNE MAMAN.

LOUISE DE LASSERRE.

Adoration des Tabous. (Médium L.)

Esprit dégagé de la matière, je ne connais que la vérité; cette vérité tout la révèle à qui la veut connaître.

Aussi incitons-nous, nos frères, à étudier toujours, à scruter les secrets de la matière qui veulent être cherchés et découverts. Pour bien chercher, il faut savoir se rendre compte; cela ne se peut sans la science, sans l'amour du vrai, sans le respect de la justice en tout et pour tout.

O vous que nous chérissons, qui fûtes nos amis, nos parents, nos fils, nos compagnons de route, écoutez nos conseils; suivez-les si vous les trouvez rationnels et mettez-les en application s'ils peuvent être un bien.

Pour notre dire nous voulons être soumis à un critérium sévère; pour toutes nos manifestations nous voulons être considérés comme des Esprits qui travaillent et veulent toujours monter dans la vaste série des échelons intellectuels. Nous serions désolés d'être pris pour les *Tabous* dont nous vous avons entendu parler il y a quelques instants. Disséquez nos dictées médianimiques, jugez-les sévèrement, ne les adoptez qu'après un critérium sévère, je le répète.

Depuis 1825, époque à laquelle j'ai vécu, jusqu'en 1881, époque à laquelle je suis mort, j'ai pu, pour la France seulement, constater l'adoration des *Tabous* suivants: Louis-Philippe, Thiers, Guizot, Armand Carrel, Odilon Barrot, Meyerbeer, Lamartine, Jules Delacroix, Paul de Musset, Rude, David d'Angers, Ledru-Rollin, Napoléon III. — L'art de jouir et de bien plumer son semblable. — Une vie courte et bonne. — Puis, Jules Favre, Mac-Mahon, l'ordre moral, les Jésuites, la Commune, Rochefort, celui-là, etc.!

Que sais-je, mes amis!!! Après un Tabou bien mort, comme pour les nouveaux rois, la foule crie: Bien vite un autre Tabou! — L'ignorance crée les esclaves.

Aussi, répugnant à cette besogne vile, le besoin de l'adoration perpétuelle, nous vous disons: Soyez des hommes libres, instruits, qui cherchent les conceptions les plus élevées, les plus humanitaires, les plus honnêtes, et veuillez les appliquer; non-seulement vous vous serez fait personnellement un grand bien, mais vous aurez agi sur les masses bien vivantes de votre sphère et sur celle de l'erraticité.

Les morts béniront les vivants, il y aura communion et fête sur la terre et dans les cieux. LONGPREZ.

Puissance de la loi de réincarnation. (Médium G).

Que M. Eugène Lévêque ait cherché les analogies qui existent entre les productions littéraires de notre temps et celles de la plus haute antiquité, cela est rationnel; pour notre compte, nous ne voyons là rien qui ne puisse être adopté par les Esprits exempts de préjugés.

Dieu a voulu qu'un soleil en enfantât d'autres, et comme conséquence, il a désiré que les humanités qui gravissent tous les échelons de la vie sur les soleils refroidis, puissent aussi, à leur tour, former d'autres humanités par la réincarnation qui les aide à se perpétuer dans l'espace et dans le temps.

Vous pouvez dire que la vérité est éternelle, que la morale ne l'est pas moins, que la science se retrouve à toutes les époques et qu'elle ne peut se perdre; ce sont là des raisonnements parfaits, mais un grain de mil ferait bien mieux notre affaire, M. E. Lévêque.

Ce grain de mil, c'est l'homme; si vous l'ôtez de la terre, que deviennent et la vérité, et la morale, et la science? Je vous le demande? Comme on ne peut faire de peinture sans couleurs, vous ne ferez rien qui vaille sur la terre, en vérité, en morale, en science, sans la matière humaine qui sert à les constituer, qui est le moyen avec lequel on les trouve. Donc avoir l'homme c'est posséder ce qui est à chercher. L'homme se perpétuant à l'aide de vies successives et n'augmentant son summum de vérités, de morale et de science que par la réincarnation qui lui permet de s'enrichir intellectuellement, il n'est point étrange, ni merveilleux, ni bizarre que ce qui fut dit, il y a des siècles par centaines, ne se réédite par les mêmes hommes qui l'avaient déjà répété à des âges et à des époques diverses. Telle est la vérité M. E. Lévêque.

Ce que Dieu fait est bien fait. Ce que nous écrivons aujourd'hui, dans mille ans nous le retrouverons et nous le rendrons plus vivant alors, soit en nous réincarnant sur une sphère, soit en donnant l'intuition à un médium conscient ou inconscient.

Rien ne se perd dans l'univers, tout se retrouve, tout se rectifie,

pour la gloire du Père de toutes les intelligences, pour l'avancement des âmes qui se sont essayées à la vie et qui gravitent péniblement vers l'incréé, le Dieu des forces universelles.

BERNARD.

Nota. Cette communication fut donnée, après des commentaires sur le dernier ouvrage de M. Eugène Lévêque.

Pensées du Baron du Potet (Médiun L.)

J'aurais voulu, libre, fort, dégagé de toute étreinte, vous dire de nobles et touchantes paroles.

L'esprit divin ne peut faire vibrer en ce moment, ni mon âme, ni mon cœur, les faire chanter sur un mode surhumain.

Les grands morts qui m'ont précédé, m'ont souri cependant au seuil de la vie réelle, mais je ne suis ni inspiré ni préparé à l'être.

J'étais initié au grand art, aux grandes et sublimes choses de la vie, et j'ai célé une partie de ce qui m'avait été révélé.

Je porte ma peine ; ainsi, les nuages incertains portent la foudre et la pluie... Mais je secouerai cette torpeur, j'éloignerai les voiles qui recouvrent mes idées, et, alors, si je le puis, je les rendrai brûlantes, assez pour réchauffer les cœurs.

Dieu m'éclairera, les génies me toucheront de leurs ailes, et je donnerai tout ce que contiendra l'idée divine, tout ce qu'il me sera permis de révéler.

J'inciterai des mortels, : ils accompliront l'œuvre que je n'ai point terminée ! Ces mortels, je les rendrai immortels s'ils veulent être des hommes de bonne et de haute volonté.

La volonté, Dieu s'en sert pour coordonner les forces universelles pour faire l'harmonie des cieux.

Avec la volonté, hommes choisis, prédestinés par d'autres vies vous guérirez, vous toucherez celui qui souffre du bout de vos doigts, et le mal s'enfuiera comme les vapeurs matinales devant un rayon de soleil.

Merci à vous qui avez suivi ma défroque mortelle ; aimez le magnétisme qui vous a conduit à ce sanctuaire, le spiritualisme avec son cortège de croyances, et d'âmes qui survivent au corps, avec

la communion entre ces âmes, dans les vies successives et éternelles.

Merci à ma compagne pour son dévouement; que le Maître des Soleils, que le Créateur des Esprits lui soit propice.

Je reviendrai, si je le puis, si les génies me le permettent.

Baron du Potet *de Sennevoy*.

Inhumation de Mme MORISSE, à Rouen.

Discours prononcé le 20 *août* 1881.

—

Avant de confier à la terre la dépouille mortelle, la forme sous laquelle nous avons connu notre sœur, je viens au nom des Spirites, et de la Société de Rouen, lui dire au revoir.

A vous tous qui l'avez connue, avons-nous besoin de rappeler ce qu'elle était, de faire revivre devant vos yeux les éminentes qualités dont elle était douée? Non, mais comme spirites, nous voulons rappeler son attachement à la doctrine qui fut sa consolation et sa force, nous voulons la remercier du précieux concours qu'elle nous a sans cesse donné.

Ses amis les plus intimes auront toujours présente à la pensée sa résignation pleine de douceur pendant la longue et cruelle épreuve qu'elle vient de traverser, donnant ainsi un grand et magnifique exemple de ce que peut une conviction sincère basée sur une croyance raisonnée.

Ce sera l'éternelle consolation des êtres chers que matériellement elle a dû laisser, qui trouveront dans cette pensée un adoucissement à leur douleur.

Je n'ai pas l'intention de vous entretenir sur sa vie si bien remplie; j'ai à cœur seulement, de toucher à un point spécial dont j'en suis sûr vous allez saisir l'importance; je veux parler de ses sentiments religieux, de l'interprétation donnée, peut-être, à l'absence de toute cérémonie religieuse.

Depuis longtemps notre sœur ne pratiquait plus la religion qui lui avait été imposée; sincère et conséquente avec elle-même et avec ses convictions, jusqu'à la fin, elle a interdit tout service religieux officiel à son inhumation.

Est-ce à dire qu'elle repoussait toute manifestation pieuse, toute croyance, toute prière? Non. Affirmons, nous qui l'avons vu jus-

qu'au dernier moment prier avec une si grande ferveur, un si complet abandon, que madame Morisse adorait Dieu dans toutes ses œuvres ; elle croyait à la vie éternelle et souriait à la mort qu'elle savait être une transformation selon les devises spirites suivantes :
« Naître, mourir, renaître encore et progresser sans cesse, telle est « la loi.

« Il n'y a pas de mystère et le surnaturel n'existe pas ;

« Nous sommes tous égaux devant Dieu, et nous sommes tous « appelés au même progrès et à la même lumière. »

Tels sont les principes sur lesquels s'appuyait cette âme avide de bien et de vrai.

Aussi, après avoir payé à la faiblesse humaine le tribut de notre douleur, de nos larmes, notre cœur voit rapidement diminuer ses angoisses. Nous savons que la séparation n'est pas définitive devant cette tombe entr'ouverte ; notre sœur va, dans l'espace, continuer avec plus de facilité la tâche à laquelle elle s'est vouée et nous ne voyons là, que la fin d'une longue et cruelle épreuve dont les souffrances lui seront certainement comptées...

Il nous reste aussi la certitude que, continuant la mission qu'elle avait acceptée ici-bas, elle veillera avec plus de sollicitude encore sur ceux qui lui sont chers. Elle viendra à notre appel, et si nous n'avons pas la puissance et le bonheur de la voir et de l'entendre, nous sommes certains de ressentir sa bienveillante influence.

Soutenue par notre vénérable sœur Lieutaud, pour laquelle elle avait une profonde affection, qui a dû la recevoir au seuil du monde des esprits, madame Morisse va devenir à son tour un ardent propagateur de notre sublime doctrine. Elle nous aidera à la répandre, à la faire comprendre aux indifférents qui y puiseraient de si fortes consolations dans le malheur. En perdant une collaboratrice dévouée sur la terre, nous gagnons un puissant appui dans l'erraticité.

Cette belle et sublime doctrine tant calomniée, si peu connue, que ses détracteurs ne veulent même pas se donner la peine d'étudier, que contient-elle ? Permettez-moi de vous le dire en quelques mots.

La doctrine qu'enseignent les esprits n'a rien de nouveau : on la trouve par fragments chez la plupart des philosophes de l'Inde, de l'Egypte et de la Grèce et toute entière dans l'enseignement du Christ ; le Spiritisme vient confirmer par de nouveaux témoignages, démontrer par des faits, les vérités méconnues ou mal

comprises, rétablir dans leur véritable sens celles qui ont été mal interprétées.

Le spiritisme n'apprend rien de nouveau, il est vrai, mais n'est-ce rien que de prouver d'une manière patente, irrécusable, l'existence de l'âme, sa survivance au corps, son individualité après la mort, son immortalité, les peines et les récompenses futures ?

Que de gens croient à ces choses, mais y croient avec une arrière pensée d'incertitude et se disent, dans leur for intérieur : « Si pour« tant cela n'était pas ! »... Combien ont été conduits à l'incertitude parce qu'on leur a présenté l'avenir sous un aspect que leur raison ne pouvait admettre ! N'est-ce donc rien, pour le croyant qui chancelle que de pouvoir se dire : « Maintenant je suis sûr... » pour l'aveugle de revoir la lumière ? Par les faits et par sa logique, le spiritisme vient dissiper l'anxiété du doute et ramener à la foi celui qui s'en était écarté ; en nous révélant l'existence du monde invisible qui nous entoure et au milieu duquel nous vivons sans nous en douter, il nous fait connaître par l'exemple de ceux qui ont vécu, les conditions de notre bonheur ou de notre malheur à venir ; il nous explique la cause et le but de nos souffrances ici-bas et le moyen de les adoucir.

Sa propagation aura pour effet inévitable la destruction des doctrines matérialistes qui ne peuvent résister à l'évidence. L'homme convaincu de l'importance de son existence future qui est éternelle, la comparera à l'incertitude de la vie terrestre qui est si courte, et s'élèvera par la pensée au-dessus des mesquines considérations humaines. L'exemple de ceux qui viennent d'outre-tombe décrire leurs joies et leurs douleurs, en prouvant la réalité de la vie future, prouve en même temps que la justice de Dieu ne laisse aucun vice sans punition ni aucune vertu sans récompense. Ajoutons, enfin, que les communications avec les êtres chéris que l'on a perdus procurent une douce consolation en prouvant non-seulement qu'ils existent mais qu'on en est moins séparé que s'ils étaient vivants et dans un pays étranger.

En résumé, le Spiritisme adoucit l'amertume des chagrins de la vie, il calme les désespoirs et les agitations de l'âme, dissipe les incertitudes ou les terreurs de l'avenir, arrête la pensée d'abréger la vie par le suicide ; par cela même, il rend heureux ceux qui s'en pénètrent, et c'est là le grand secret de sa rapide propagation.

Eh bien ! qu'y a-t-il donc là d'étrange ou d'invraisemblable ? Que faisons-nous de si bizarre, que l'on doive nous reprocher ?

Cette justification des croyances adoptées par madame Morisse, j'ai cru la devoir faire pour répondre une fois de plus aux attaques injustes, et faire savoir, à vous tous, ici, qui m'entendez, à quelles fortes et nobles convictions notre sœur a obéi, lorsqu'elle a librement et en connaissance de cause abandonné le culte auquel on l'avait rattachée en naissant, sans qu'elle puisse alors en contrôler la valeur morale.

C'est, d'ailleurs, un suprême hommage que nous lui rendons en disant la vérité sur cette croyance qui fut sa consolation dans cette dernière existence; elle nous approuve de confesser ici sa foi, et si sa voix pouvait se faire entendre, elle vous dirait avec nous, penseurs-libres :

« Respectez les croyances des autres. Le Spiritisme a pour dra-
« peau la tolérance, et pour devise, « Amour et Charité. »

D'où viennent donc les étranges colères qu'il fait naître? C'est que, il préconise ce principe essentiel, que, chaque être étant au même titre l'enfant de Dieu, a le même droit de s'adresser à son père, sans intermédiaire salarié. Certes, notre indignité nous effraie, et nous aussi, nous avons besoin d'intercesseurs; nous les prenons parmi les esprits avancés qui répondent toujours à notre appel. A ces frères aînés, nous demandons la force de marcher sur leurs traces afin d'arriver, comme eux, au degré de perfection dont ils jouissent, sachant bien, d'ailleurs, que nous aurons à notre tour à remplir auprès de nos frères moins avancés, la même mission de charité dont nous avons profité nous-mêmes. C'est le règne de la solidarité universelle que prêche le Spiritisme. Tous les êtres sont unis matériellement par une chaîne non interrompue et dont la science moderne permet d'étudier actuellement presque tous les anneaux; pourquoi donc en serait-il autrement au point de vue moral ? C'est à reconstituer et à faire connaître cette solidarité morale que le Spiritisme s'efforce; il est donc le seul, le véritable instrument de progrès, car il est basé à la fois, sur la science et sur la morale.

Chère sœur, enlevée matériellement à notre affection, votre présence stimulait notre zèle, votre bon sens nous traçait la voie à suivre dans les moments difficiles, votre cœur était accessible à toutes les grandes idées, votre esprit comprenait si bien le rôle immense que doit remplir notre croyance dans l'humanité. Laissez-moi vous demander votre appui. Venez parmi nous où vous serez la bien reçue, venez nous aider dans la tâche ingrate qui

nous incombe ; consolez ceux que vous aimez, pour lesquels votre affection sera encore plus profonde, car ils ont besoin de votre appui. Demandez à notre vénérée sœur Lieutaud, à notre regretté président Guilbert, à tous nos amis de l'espace, de vous aider, de vous encourager dans cette belle mission ; nous demandons à Dieu et aux bons esprits la faveur de recevoir vos communications.

En adressant un dernier adieu à votre dépouille mortelle, nous vous disons au revoir, nous désirons votre bienveillante influence. Vous laissez un mari, un enfant qui ont encore besoin de vous, et vous viendrez les consoler, leur montrer la bonne route, les soutenir dans leurs résolutions ; pénétrés de votre douce et bienfaisante action, ils se diront, joyeux : celle qui fut la providence de notre demeure est toujours là pour nous aimer, pour nous sourire.

E. Blot,
Président de la Société spirite de Rouen.

Comment on compose une batterie magnétique humaine

Le devoir, l'intérêt de notre cause m'obligent à vous parler aujourd'hui de la méthode d'organisation particulière à nos frères américains. Les effets qui en résultent prouvent qu'elle est la bonne.

Grâce à la générosité et à l'expérience éclairée de notre frère Henry Lacroix, notre petit groupe bruxellois a fait vingt fois plus de progrès en trois séances qu'il n'en avait fait depuis le jour de son organisation, il y a un an. Monsieur Henry Lacroix possède la faculté de pouvoir désigner instantanément les membres d'une réunion qui sont propres à composer la batterie magnétique humaine la mieux montée. Il sait disposer les divers éléments d'une telle pile dans l'ordre le plus convenable. Cent faits ordinaires, annoncés d'avance, m'ont prouvé la réalité de cette merveilleuse faculté. Vous en jugerez par les progrès rapides que nous avons faits.

Ainsi, lors de notre première séance à laquelle 11 personnes assistaient, une dame tomba en somnambulisme et trois autres membres reçurent des secousses très-significatives. A la 2me réunion, les mêmes phénomènes se reproduisirent d'une manière bien plus accentuée ; de plus une petite boîte à musique que Monsieur Lacroix avait fait placer sur la table, sous nos yeux, fut à différentes reprises, subitement arrêtée, puis remise en train ; les airs en

furent changés plusieurs fois bien que le mécanisme fût disposé de façon à produire un tout autre effet. Enfin, nous entendîmes distinctement une voix qui chantait en accompagnant la musique.

A la 3me séance, deux jeunes filles orphelines, (dont l'une est ma sœur), tombèrent en somnambulisme et bientôt en extase. Il se passa une scène indescriptible qui arracha des larmes d'attendrissement à tout le monde : Ces pauvres enfants avaient retrouvé leurs chers parents . . . . ! Des exclamations de joie mille fois répétées, d'abondantes larmes de reconnaissance, un bonheur céleste enfin marquèrent cette scène qui dura deux heures !

Tous les faits déjà énumérés se reproduisirent à la 4me séance. Nous fûmes moins émotionnés ; nous étions déjà plus familiarisés avec les merveilles du monde spirituel. Bientôt des esprits instructeurs américains (1) se rendirent à l'appel de notre frère Lacroix. Ils font tomber une avalanche de bouquets de fleurs admirables sur nos jeunes filles somnambules. Ma petite sœur en fit des paquets dans tous les mouchoirs et les tabliers qu'elle put arracher aux assistants. Elle vit de nouveau nos chers parents et notre cousine et amie bien chère aussi, Mlle Alexandrine V . . . . L'entretien avec nos parents étant terminé, nos bons guides américains firent danser ma sœur au son d'une *boîte-à-musique monstre* qu'ils nous avaient fait acheter pour la circonstance. Ils la destinent à l'usage exclusif des réunions spirites. Les esprits prétendent avec raison que la musique produit le même effet moral sur certains esprits que sur les hommes et de plus qu'elle a le privilège de rendre passifs les aspirants médiums pendant qu'on les magnétise. Cet état négatif, disent-ils, permet aux esprits d'agir sur les incarnés sans rencontrer trop d'obstacles. En effet, si nous ne sommes pas *doucement* distraits, nos désirs, les impressions que nous ressentons, les réflexions auxquelles nous nous laissons aller, etc . . . . sont autant d'entraves qui retardent ou empêchent l'éclosion de la médiumnité.

Nous attendons notre 5me séance avec l'impatience que vous comprenez.

Monsieur Lacroix a réorganisé un ancien groupe de Shaerbeek-lez-Bruxelles : Le *Vrede onder ons* (Paix entre nous) où il a été acclamé avec toute la reconnaissance et l'amitié dues à un missionnaire, dont le désintéressement absolu met mal à l'aise.

M. Frentz-Dierick vous écrira au nom de ce groupe ami.

(1) Ces esprits se font modestement appeler « *Peau Rouge* » et « *Charlie* » homme de couleur.

Dimanche dernier nous nous sommes rendus à Jumet (Gohyssart) où M. Lacroix a parlé devant un auditoire de 400 spirites. Il nous a charmés pendant deux heures par le récit des phénomènes remarquables qui sont encore le privilège de nos frères d'Amérique, indiquant d'une manière générale les conditions à remplir pour obtenir la production de tels phénomènes.

Nous retournerons à Jumet (Gohyssart) le dimanche 28 octobre; M. Lacroix y organisera alors tous les groupes qui se rendront à notre appel.

Je dois vous dire en passant que nous arriverons à compter trois mille spirites dans cette région. Si les instructions de notre frère Lacroix sont bien comprises et bien exécutées nous pourrons nous attendre à des merveilles d'ici à un an.

Nous avons reçu une hospitalité toute fraternelle chez M. Emile Lefebvre, à Gohyssart. M. Lefebvre avait réuni chez lui une vingtaine de spirites pour fêter la présence de Monsieur Lacroix parmi nous. Merci à sa dame qui nous a si gentîment accueillis. Ces braves cœurs sont pleins de dévouement pour notre doctrine et pour tous ceux qui la défendent et la propagent. Nous avons vu chez M. et Mme Lefebvre des essais remarquables de photographies spirites obtenues depuis peu par M. Lefebvre avec l'assistance généreuse de deux sœurs en croyance dont le dévouement est assez connu de tous les spirites jumetois, pour que nous nous dispensions de faire leur éloge. Nous leur souhaitons à tous le succès qu'ils méritent et nous espérons que les lumières de notre frère Américain leur seront bien utiles. Alfred CRIGNIER.

Compte-rendu du groupe Vrede Onder ons.

Le 12 août, notre cercle *Paix entre nous* (Vrede onder ons), a eu la bonne fortune de posséder pendant une soirée notre frère en croyance M. Henry Lacroix, des Etats-Unis, qui a reçu de son groupe. et des esprits qui le gardent, la mission de voyager pendant deux années en Europe. M. Lacroix est un médium doué de divers genres de médiumnités mais sa qualité dominante — et sa mission — est celle d'organisateur, de réformateur des groupes spirites.

M. Lacroix nous a entretenu d'abord de l'état d'avancement du spiritisme en Amérique, et il résulte de ses explications que cette

œuvre a fait des progrès immenses dans le nouveau monde, surtout au point de vue des manifestations physiques.

Il nous a cité notamment des faits surprenants de matérialisation obtenus en sa présence ; des faits analogues ayant été relatés dans divers organes de publicité, nous ne nous y arrêterons pas.

Après cette causerie, M. Lacroix a prié les médiums de notre cercle de s'asseoir à part, afin de nous renseigner, d'après les indications de ses esprits guides, sur les qualités réelles ou latentes qu'ils possèdent et sur la mission qu'ils sont appelés à remplir par le développement de ces facultés.

Voici le résultat de son examen :

Mme V. J. — (Médium écrivain) possède la médiumnité d'inspiration qui est considérée en Amérique comme le genre le plus estimé de médiumnité. Une cause physique et des entraves de famille empêchent de la développer pour le moment. Dans un délai de deux à trois semaines ce médium recevra une inspiration, ou incitation qu'elle doit suivre et qui entraînera des faits apportant un changement radical dans sa manière de vivre et dans la manifestation de sa médiumnité.

M. F. D. — (Médium écrivain) est appelé par son influence dans le cercle et en dehors du cercle, à augmenter la prospérité du groupe, maintenir la paix et l'union parmi les membres, aplanir les difficultés, aider au développement de l'œuvre par son travail et par divers moyens non spécifiés. Les indications que ce membre a données et donnera méritent toute l'attention de ses frères et sœurs.

M. F. B. possède au plus haut degré la qualité pour devenir médium à matérialisation. Il est nécessaire pour cela qu'un cabinet obscur soit formé dans le local par l'adaptation d'un rideau double ; le médium se placera à l'intérieur ; huit à dix membres, toujours les mêmes se placeront devant le rideau, deux séances par semaines, dans une demi-obscurité ; après un délai de trois mois, les matérialisations commenceront très probablement ; les séances seront de une heure environ ; les membres seront placés de façon à alterner les hommes et les femmes, les blonds et les bruns, etc., de façon à équilibrer les fluides, comme dans le cas des électricités contraires.

Mme L... — aura la médiumnité des apports. Certaines causes empêchent le développement de cette faculté dans le groupe ; elle doit former un groupe à part, chez elle ; son fils, jeune garçon de

4 ans, doit être placé près d'elle pendant les premières séances qui se feront dans l'obscurité ; avec 8 à 10 membres, un mois environ suffira pour amener des manifestations. Mme L. n'est pas appelée à jouer un rôle actif dans le groupe pendant deux à trois mois ; après ce délai, une mission importante lui sera dévolue.

M. J. B. — possède surtout, et au plus haut degré, la faculté de médium guérisseur, surtout pour les femmes ; il pourra rendre de grands services, surtout avec l'aide d'un médium clairvoyant. M. K... est bien placé dans la fonction qu'il remplit actuellement. Pour se guérir d'un mal qui l'accable, il devra se faire magnétiser par une personne qu'on lui indique et qui lui infusera un fluide nouveau.

Pour la recherche d'un médium clairvoyant M. Lacroix se promène et se laisse guider mentalement parmi les membres ; il s'arrête, ou plutôt on l'arrête, près de Mme F. D..., qu'il dit appelée à posséder cette qualité, la plus haute expression de la médiumnité.

M. Lacroix donne encore un exemple de sa médiumnité clairvoyante pour lire l'emblème de chaque personne. Il fait asseoir Mme L... devant lui et lui dit que son emblème est simulé par des rayons descendant sur elle d'un point de l'espace. Elle possède une douzaine de médiumnités qui la rattachent à autant de mondes où sphères ; elle a un caractère ferme, courageux ; elle a traversé des routes boueuses, elle a surmonté bien des entraves où d'autres auraient succombé.

Tous les membres ont été frappés des révélations spontanées de leur frère d'Amérique qu'ils voyaient pour la première fois, M. Lacroix les a engagés à travailler dans la voie indiquée par lui pour arriver à obtenir un genre de phénomènes nouveaux pour eux ; il reviendra dans un an juger des progrès accomplis.

Les membres du cercle P. S. N. recommandent leur dévoué frère M. Lacroix, à la plus sérieuse et la plus bienveillante considération des autres groupes.

Ils lui renouvellent ici l'expression de toute leur gratitude, ainsi qu'aux esprits qui l'ont amené parmi eux.

Le Secrétaire, Frentz DIERICK.

Union des deux races latines.

Nous recevons de M. Ernest Volpi, un F. E. C. d'Italie, une lettre dont nous extrayons le passage suivant :

« La France et l'Italie sont appelées à s'unir ; j'en ai la conviction plus que jamais, après la lecture d'un article de Mme Rosen Dufaure dans la *Revue spirite.*

La traduction française de la biographie de Mazzini par Mme de Morsier, sera le trait d'union entre ces deux races latines. Elle répond aux plus nobles vues de cette France, qui a de grandes aspirations vers la liberté et le progrès. La foi de Mazzini est la foi dans l'idéal du vrai, du bon, du juste pris pour guide de notre vie. Je crois qu'il est très utile que l'on connaisse en France et en Italie, la philosophie Mazzinienne. Pour ma part, j'avouerai que je l'ignorais il y a peu de temps encore, quoique Spirite et Italien ; aussi ai je été agréablement surpris de trouver dans les idées de Mazzini, tous les principes de notre doctrine.

Je demandai alors à M. Scifioni, ami de Mazzini, si ce dernier était Spirite. Il me répondit qu'il ne le savait pas. Toujours est-il que Mazzini doit être *le dernier grand précurseur* du Spiritisme, il l'affirme, lui-même, du reste, par les citations suivantes tirées de son opuscule adressé aux Membres du dernier Concile apostolique romain. « Le dogme Catholique meurt. L'aurore d'un dogme nouveau nous révèle au ciel des routes infinies, des clartés plus vastes.

« Le livre de Dieu n'est pas fermé, et vous qui blasphémez l'Omnipotence, vous déclarez en être les dépositaires.

« Vous mentez à la parole prophétique qui établit la supériorité du Christianisme sur toutes les religions antérieures. Dieu est esprit, etc... »

Ici, il cite les chapitres IV-21 — XIV-16-17 — XV-1-2 — XVI-7-12-13 de l'Evangile St-Jean, avec Allan Kardec, dans l'Evangile selon le Spiritisme.

Bénissons cette âme grande, qui vécut de sacrifices et d'amour pour ses semblables.

Je vous serre la main, Ernest VOLPI.

BIBLIOGRAPHIE

L'âme et ses manifestations à travers l'histoire (1). — Eugène Bonnemère. L'écrivain distingué, l'historien exact et consciencieux à qui l'on

(1) Librairie spirite, 15, rue des Petits-Champs, 3 fr. 50, port payé.

doit : *Histoire des Paysans, l'Histoire des Camisards* et celle de *La France sous Louis XIV*, vient de couronner dignement sa carrière en écrivant ce nouveau volume, et la Société scientifique d'études psychologiques s'est honorée elle-même, en lui attribuant le prix Guérin destiné au meilleur ouvrage sur cette question : Rechercher quelles ont été, à travers les âges et dans tous les pays, les croyances des peuples, des fondateurs de religion, des grands philosophes, sur l'existence des Esprits, sur la possibilité des communications entre eux et nous, sur le retour à de nouvelles vies, soit sur cette terre, soit dans d'autres mondes sidéraux. •

Rien de plus instructif et de plus attachant que ce livre d'histoire où le lecteur voit défiler sous ses yeux toutes les civilisations et toutes les races, venant raconter leurs idées religieuses ou philosophiques, et témoigner de leur commune croyance à la vie d'outre-tombe et aux relations effectives entre les âmes des morts et celles des vivants.

Ajoutons que ce livre est écrit d'un style clair et sobre de développements. qu'il est plein de faits et animé d'une douce et sereine philosophie, toute faite de lumière et de bons sens. On peut le recommander à tous les amis de la vérité, à quelque opinion, à quelque croyance qu'ils appartiennent, et tout particulièrement aux Libres-Penseurs qui aspirent à quelque chose de mieux que les jouissances bestiales de la matière et s'inquiètent du but de la vie, du progrès de l'humanité et de la solidarité qui nous unit à tous les êtres.

Ch. Fauvety.

Le Spiritualisme dans l'histoire. M. Rossi de Giustiniani, professeur de philosophie à Smyrne, a obtenu aussi l'honneur de voir son ouvrage couronné ; il avait concouru aux prix Guérin.

Son ouvrage, bien moins volumineux que celui de M. Eugène Bonnemère n'en est pas moins plein de belles et judicieuses recherches qui prouvent l'érudition de l'auteur.

Ce volume se vend *3 fr. port payé.*

Aventures d'Isidore Brunet, 3 fr 50, 4 fr. port payé. — *Le doute.* 3 fr. 50, 4 fr. port payé.— *L'esprit consolateur.* 3 fr. 50, 4 fr. port payé.—*Entretiens sur le spiritisme.* 1 fr 50, 1 fr. 70 port payé. — *Recherches sur le spiritualisme*, 3 fr. 3 fr. 85 port payé. — *Collection générale*, par A. Babin. 8 fr. 50, 10 fr. port payé.— *Spiritisme devant la science*, 1 fr 50, 1 fr. 70 port payé. — *Notions d'astronomie* de A. Babin, nouvelle édition, 2 fr. 65.

Les Chrysanthèmes de Marie, l'œuvre remarquable de M. C. Chaigneau dont la *Revue* a parlé le mois d'octobre 1880 s'enlève rapidement ; nous désirons une deuxième édition de cet ouvrage inspiré, profondément médianique. Prix : 3 fr. 50 port payé.

La Cosmographie vulgarisée de M. Tremeschini, ingénieur et astronome, est un tableau avec les mondes en reliefs de 0 m. 60 sur 40 ; l'auteur le laisse à 5 fr. 25 au lieu de 7 fr., aux spirites : il y a une caisse qui coûte 1 fr. plus le port à la charge du destinataire ; chaque famille doit avoir ce tableau utile.

Le bien et la loi morale. — Ethique et Téléologie par Madame Clémence Royer.
1 vol. in-18 prix 3 fr. 50.
Guillaumin et Cie, rue Richelieu, 14, Paris.

Le Gérant : H. JOLY.

Clermont (Oise). — Imp. A. DAIX. — Maison spéciale pour Journaux et Revues.